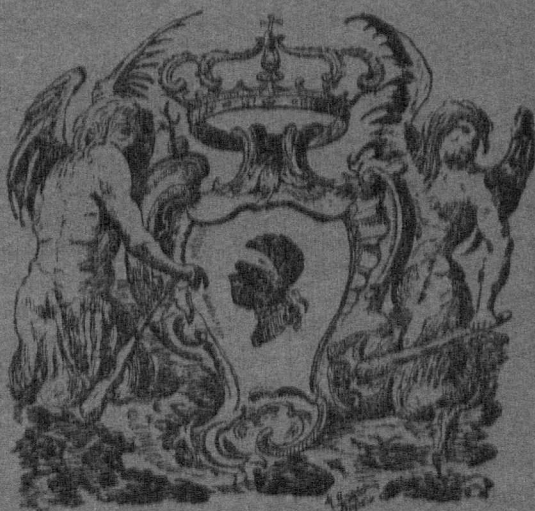


# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

Pages

LAMONNERIE (E.).....	<i>L'île de Beauté</i> (récit de voyage).....	153
THIERS (FORTUNÉ).....	<i>Le vieux port de Bastia</i> (avec deux gravures)...	160
NATALI.....	<i>Parmi le thym et la rosée</i> .....	170
COLONNA DE GIOVEL- LINA (Général).....	<i>Les Buttafoco</i> (Appendices).....	184

Bibliographie et Nouvelles

## A NOS LECTEURS

---

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corses, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt et à vingt-cinq francs* comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont *de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 100 francs pour un quart de page.*

Enfin pour faciliter cette publicité aux petits commerçants, elle leur offre un huitième de page pour cinquante francs par an.



**Comment mourut Napoléon, LE MYSTÈRE DE SAINTE-HELENE**, par le D<sup>r</sup> de Mets. — L'auteur a eu l'excellente idée de réunir les trois articles qu'il avait confiés sur ce sujet à notre Revue, de les compléter par un document important et d'en faire une élégante et luxueuse brochure de 90 pages, avec planches hors texte. L'édition sur papier de luxe est vendue 15 francs belges, l'édition sur papier parcheminé 50 francs. La demander à l'auteur à Anvers, en versant le montant à son compte-courant 102.894 Anvers-Bourse.



### DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI<sup>e</sup>)

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### L'ILE DE BEAUTÉ

---

#### Notes d'un voyage à bicyclette

Le « *Général Bonaparte* », amarré au quai du petit port de Nice, présente à notre arrivée une grande animation. Pendant que les grues entassent ballots, caisses et tonneaux dans les flancs du bateau, les passagers affairés reconnaissent l'emplacement de leur habitat d'une nuit. Nous-mêmes regagnons nos cabines aménagées confortablement. Il y règne une chaleur suffocante et pour respirer autant que pour jouir du panorama, nous escaladons l'escalier donnant accès au pont supérieur. La nuit descend. La Promenade des Anglais ne se devine que par une suite ininterrompue de lumières se reflétant dans l'eau glauque. Le Mont Boron cache le reste de la ville. Sur le quai, une foule dense est venue là conduire parents ou amis. Les conversations vont d'un train de plus en plus vif lorsque l'heure du départ approche.

Un coup de sirène. On enlève les amarres, les machines halètent, la membrure frémit, c'est le départ. De l'embarcadère, les derniers adieux s'envolent des centaines de mouchoirs agités, le tumulte grandit encore, puis s'apaise.

Le bateau vire lentement pour atteindre la passe, puis c'est la haute mer.

.....

De très bonne heure, nous sommes sur le pont. La côte Est du Cap Corse défile sous nos yeux à petite distance.

Malgré le ciel couvert, le décor est féérique. Les montagnes à si peu de distance de la mer nous étonnent. Les villages bâtis sur les hauteurs d'étroites coulées de torrents ou allongés au bord des côtes sont d'une blancheur éclatante et contrastent avec harmonie dans le paysage.

Voici une grosse agglomération. Bastia sans nul doute, dont les maisons de cinq à six étages sont plaquées contre la montagne proche.

Remue-ménage général. Accostage à quai et c'est la descente, le pied léger, sur le sol de l'île merveilleuse.

## I

## LE TOUR DU CAP CORSE ET LE NEBBIU

26 mai.

Bastia étale ses hautes maisons en bordure de la mer de Toscane et s'appuie à gauche à la citadelle construite sur un rocher. Les artères de la ville nouvelle sont larges, tandis que ruelles et raidillons pavés de grossières plaques de schiste coupent les amas de maisons de la vieille ville ou ville haute.

Peu de monuments intéressants, en dehors des églises Sainte-Marie et Saint-Jean.

Après le déjeuner, les vélos sont harnachés et le départ est donné pour la première des étapes de notre longue randonnée.

Première étape : *Bastia-Santa Severa* (26 k. 5)

Par une très bonne route, nous quittons Bastia ; l'allure est vive. Malheureusement, le goudronnage cesse bientôt et l'empierrement est mauvais. Mais le site est si beau qu'il fait oublier ce désagrément. La végétation est superbe et il n'est pas exagéré de dire que des haies de fleurs de toutes sortes et de toutes couleurs bordent la route. Les yeux ne se lassent pas d'admirer à gauche le paysage et, à droite, la mer bleu d'azur.

La route court en corniche, tantôt surplombant la mer à bonne hauteur, tantôt presque à son niveau.

Petranera est un joli hameau bâti en amphithéâtre, dont les hautes maisons regardent la mer.

Les marines de Griscione, Miomu, La Vasina, Erbalunga, édifiées en bordure de la mer ou sur de petits caps étroits et plats sont de toutes petites agglomérations, dont les abords sont parsemés de plantes grasses et de fleurs.

La route continue à épouser les contours de la côte, s'élève, puis redescend aux marines. Le pourcentage des pentes est peu élevé.

Peu après la vieille tour de Losse et la marine de Porticciolu, une large plaine forme l'embouchure du ruisseau Minsincu qui dégringole vivement du monte Sant' Angelu, dont on ne distingue pas la cime cachée dans de gros nuages blancs.

La marine de Santa Severa, choisie comme point d'étape,



est un pauvre hameau de pêcheurs près d'un petit port protégé par une digue minuscule.

Ce village est situé au débouché de la riche vallée de Luri où la douceur du climat permet la culture de la vigne, des orangers et des cédratiers.

Deuxième étape : *Santa Severa-Albu* (57 k. 5)

Après une nuit excellente nous nous mettons en route pour la deuxième étape.

L'état de la route laisse toujours à désirer ; cependant les bas-côtés permettent au cycliste de rouler sans heurt. Le temps est beau et le soleil ardent dès ce matin. Pédaler dans des chemins fleuris, dans la fraîche brise marine est un véritable enchantement.

L'île d'Elbe est au loin, à droite, à peine visible dans la brume.

Après la marine de Meria, du nom du gros village qui la surplombe, les terrains cultivés deviennent rares. Puis apparaît Macinaggiu, marine plus importante que les précédentes, où l'on remarque quelques barques de pêcheurs et où toutes les maisons bordent le quai. C'est ici que la route cesse de côtoyer le rivage oriental. Il est, en effet, impossible de contourner entièrement le Cap.

Dès qu'on a quitté le village, la route s'élève légèrement à travers une vallée très ouverte, dominée à droite par de belles montagnes parsemées de blancs villages et, en face, par l'arête dorsale, assez régulière, qui sépare, du Nord au Sud, les versants du Cap.

A mi-hauteur de cette chaîne, plusieurs agglomérations forment la commune de Roglianu.

Après quelques minutes de montée facile, le pourcentage des pentes s'accroît. Il faut changer de vitesse pour franchir le col de Sainte-Anne. La route est mauvaise, les virages sont arrachés et sillonnés de la double ornière des cars.

L'ascension continue à travers un maquis fleuri et odoriférant sous les chauds rayons du soleil. De ci, de là, à droite, à travers les échancrures, apparaît la mer qui borde de franges blanches le contour des rochers. Le phare de Gira-glia, perché sur un îlot, monte la garde vers le Nord.

Arrêt à la fontaine de Pentolo, dans une campagne garnie d'oliviers clairsemés et d'arbousiers sombres, couronnés de pousses vert-tendre.

Peu après le col de Cappiaja, la vue est très étendue sur une vallée, plusieurs vallées même, très profondes vers lesquelles la route descend en pente douce jusqu'au pont de

Mortoni. Aussitôt après, elle remonte et domine les magnifiques villages de Granaggiolu, Guadellu et de nombreuses chapelles funéraires isolées, de style disparate, entourées de cyprès. Encore un dernier virage, un dernier effort pour la traversée du village de Boticella et nous serons au col de la Serra. Il n'est pas encore en vue, mais on le devine.

La surprise est belle du débouché soudain, sur le versant méditerranéen, beaucoup plus à pic que l'autre, beaucoup plus rocheux, sans être pour cela aride, parce que recouvert de touffes verdoyantes d'arbousiers et de chênes verts.

Au premier plan, les monts ceinturent une large dépression où se nichent les cinq ou six hameaux de la commune de Centuri. Leurs maisons s'éparpillent depuis la route jusqu'à la grosse marine qui s'aligne au bord du rivage. Au loin, une succession de petits golfes ourlés de blanc. Site harmonieux, très étendu en profondeur. La route descend ensuite lentement, le plus souvent ombragée, mais en mauvais état, se rapprochant de plus en plus de la mer que l'on voit tour à tour bleu foncé ou vert clair ; elle effleure Camera, nanti d'une belle église qui rappelle l'Italie. La côte est sauvage, les rochers d'un brun rouge sont en général déchiquetés par le flot.

Une odeur délicate et pénétrante embaume l'atmosphère : ce sont d'énormes eucalyptus aux troncs dépouillés, à l'écorce pendante comme des lianes, qui bordent le chemin. On peut envier les habitants des petits hameaux de Pecorile et de Muchietta qui vivent dans une telle oasis, sous un semblable ciel.

Au pont d'Alisu, commence la dure montée sur Pinu, que l'on distingue fort bien. La route, par de grands lacets, abandonne le voisinage de la mer et s'insinue dans les failles du monte Rottu, coiffé de nuages.

Après le déjeuner, promenade dans Pinu où, seul, le couvent édifié près de la marine de Scalù renferme quelques œuvres d'art.

Une longue montée aux détours multiples mène au col de Minerviu, aux abords duquel est bâti le village du même nom. Ses hautes maisons jaunes ou roses, aux toits aplatis, sont groupées autour d'une fontaine à l'eau murmurante et fraîche.

Nous sommes en retard sur l'horaire, retard imputable en grande partie au mauvais état de la route.

Après la profonde coupure de Giottani, cultivée et fraîche, montée continue en bordure de la mer, parmi des rochers de forme bizarre et de teinte rougeâtre ; puis Marinca

apparaît, dominée superbement par quelques hameaux disséminés tout au long de la route, formant corniche supérieure.

Marinca, où nous avons songé à faire une fin d'étape ne possède pas d'auberge. Il en existe une dans un des hameaux juchés sur les pentes, mais la différence d'altitude est un obstacle appréciable, et nous préférons aller jusqu'à la marine d'Albu.

Le soleil caché de temps à autre rend moins pénible l'ascension des courtes et rapides montées. Au détour d'un virage apparaît Albu, marine insignifiante dans une jolie petite baie.

A gauche, plaqué contre le monte Cuccaro, joli panorama sur le bourg d'Ogliastru, à peu de distance du ravin du Gualdu Grande, que la route traverse avant de parvenir à la marine.

A l'hôtel Morganti qui nous avait été indiqué à Santa Severa, nous sommes reçus à bras ouverts. Le patron arrive et nous propose d'aller voir son vivier à crustacés ? C'est, bien entendu, une invitation qui ne se refuse pas. A peu de distance, dans une crique rocheuse, une corde retient un casier grillagé dans lequel se démènent langoustes et homards. L'hôtelier choisit la plus grosse pièce pour le dîner, à la grande joie de tous.

### Troisième étape : *Albu-Muratu* (40 k.).

De multiples détours découvrent une succession de fort jolis panoramas. La route monte fortement...

Nonza, bâtie sur un rocher, est une impressionnante citadelle naturelle. Au sommet, une tour est à pic sur la mer, à une centaine de mètres de hauteur. Le village, avec son air altier, semble prendre sous sa protection les petites marines qui sont à ses pieds.

A travers le pittoresque bourg aux vieilles ruelles en escalier, nous grimpons jusqu'au sommet du rocher d'où la vue est remarquable sur la mer, le village lui-même, le golfe de St-Florent et les cîmes neigeuses du Cintu.

Après Nonza, la route, en meilleur état, épouse tous les contours de la côte et passe sous d'énormes rochers vêtus de touffes de verdure.

Descente légère pour atteindre le port de Mulinacciu et laisser, à droite, dominée par une vieille tour, la marine de Farinole. Dans cette anse, petites cultures de vigne et de légumes.

C'est à quelques kilomètres de ce dernier hameau que la route quitte le voisinage de la mer, pour remonter le cours

du Serragiu, petit torrent dont le lit est encombré de rocaïlles érodées par une eau limpide.

Le vent souffle avec violence et fait paraître assez pénible l'ascension du col de San Bernardinu, pourtant bien peu élevé.

Nous sommes dans une large plaine en partie cultivée, fermée par un demi-cirque de monts boisés où s'étagent les hameaux de Stazzona, Ficaja, Palazzu et Fresciascu.

De la vallée du Serragiu, la route passe dans celle du Ficajolu, plus étroite et encadrée de rochers à pic. On ne peut apercevoir le lit du ruisseau encombré d'herbes et de roseaux.

Puis dans une campagne rase, par une route rectiligne, nous rejoignons le rivage et arrivons à St-Florent.

Le marché est fini et les femmes en reviennent à califourchon sur des ânonns gris encombrés de paniers vides.

St-Florent, chef-lieu de canton bâti sur un léger promontoire, au fond du golfe qui porte son nom, est assez pittoresque. Il possède un petit port dont le trafic côtier est assez important. La population est essentiellement composée de pêcheurs.

Ici se termine la visite de la presqu'île qu'on appelle par extension le Cap Corse. On peut résumer rapidement ses caractéristiques.

Cette étroite et longue bande rocheuse, plus accidentée à l'Ouest qu'à l'Est, n'est ni âpre ni rude. Sa végétation verdoyante, ses sommets mesurés, ses formes aimables, ses côtes dentelées, mais régulières, que la mer fait valoir, ses blancs villages, haut perchés, leurs églises de style italien et leurs marines minuscules, les restes de ses nombreuses tours de guet, ses cultures variées, ses arbrisseaux fleuris, ses taches de maquis, composent une infinité de paysages magnifiques.

Les impressions premières du touriste, qui commence son « tour de Corse » par la visite de ce belvédère septentrional, sont excellentes et la cordialité affable des habitants, les prix raisonnables des hôteliers ajoutent encore au charme de l'excursion.

.....

A la sortie de St-Florent, la route traverse le ruisseau de Foggiu, puis court dans une plaine d'alluvions formée par l'Alisu.

Nous bifurquons à gauche, par la route départementale n° 5, qui monte insensiblement à travers la fertile dépression de la vallée de la Guadella et pénètre dans le Nebbiu, ré-



gion bien plus cultivée, constituée de petites propriétés entourées de murettes ou de haies. La vigne, particulièrement belle, grimpe à des supports rustiques en roseau.

Le soleil est presque caché par les nuages. Un vent très fort souffle du Sud-Ouest. C'est le « libecciu ». Ce maudit vent rend notre marche ascensionnelle plus difficile.

A gauche, sur une éminence, Poggiu d'Oletta, bâti en amphithéâtre. Un peu plus en avant, à gauche également, le gros bourg d'Oletta di Tuda, dont les blanches maisons flanquent l'église, le tout dans une abondante verdure.

Arrêt de quelques minutes à une fontaine-abreuvoir, puis arrivée au col de Tuda.

Débouché superbe sur un bassin entouré de collines cultivées. Le paysage très varié, que l'on domine de plus en plus, est magnifique. Beau panorama également en arrière, sur l'immense golfe de St-Florent. La route est en assez bon état, à l'exception des virages généralement arrachés.

Traversée d'Olmèta, avec une église peinte en jaune, et nouvelle montée jusqu'au col de San Stefanu, sur l'étroite arête qui sépare les vallées du Revincu et de l'Alisu. La vue panoramique est étendue. A droite, par l'étrange coupure du Lancône, sur l'étang de Biguglia et la mer de Toscane, en face sur les hautes cimes neigeuses du Cintu et du Rotondu, à gauche sur les nombreux villages édifiés sur les pentes de l'éventail que forme la riche plaine culturale du Nebbiu.

On emprunte ensuite le chemin vicinal de Muratu.

Pied à terre à la chapelle San Michele, construite sur un tertre, dans le style pisan. La tour et les murs blancs sont rehaussés de pierres vertes, d'un aspect de damier très curieux. Un paysan fort aimable s'offre à nous faire visiter ce monument classé et nous enseigne un hôtel à Muratu.

Un quart d'heure après, arrivée au point terminus de l'étape, salués par les habitants avec un ensemble touchant et une politesse naturelle.

Ce gros chef-lieu de canton égrène ses maisons le long d'une pente qui descend au Bevincu. Les habitations, plantées sans souci d'esthétique ou d'ordre, sont construites de pierres grises et on accède généralement aux appartements par un escalier massif de bois ou de pierres.

Les nuages descendent, nous sommes maintenant environnés d'un brouillard très dense, la température s'est soudain rafraîchie et nous rentrons.

E. LAMONNERIE.

# LE VIEUX PORT DE BASTIA

## Souvenirs d'un vieux Bastiais

On parle beaucoup depuis quelque temps du vieux petit port de Bastia. On y célèbre même des fêtes populaires qui obtiennent le plus vif succès.

Inaccessible aux navires de quelque tirant d'eau, à cause du peu de fonds qu'ils y trouvent, il est urgent que la drague vienne le purger de tous les apports des hommes et des égouts qui s'y sont accumulés depuis plus de soixante années. La grande majorité des Bastiais souhaite qu'il reprenne son ancienne profondeur. Très rares sont ceux qui préféreraient le voir comblé, pour qu'il serve soit de marché, soit de stade, soit simplement de place publique.

Quand les touristes sont en présence de cette masse ovale d'eau, calme et tranquille, sur laquelle se mirent les vieilles et hautes maisons qui l'entourent, et du milieu desquelles surgissent les deux élégants et majestueux clochers jumeaux de l'Eglise St Jean-Baptiste, ils sont émerveillés, et gardent de ce spectacle une impression qui les incite à renouveler leur visite à Bastia.

A moins d'être un vieillard, qui croirait que ce port était jadis si plein de vie ? Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un lac plongé dans un silence impressionnant, et que trouble seul le bruit des rames qui frappent ses ondes. A peine y reste-t-il un coin assez profond pour y laisser flotter la coque d'un ou deux petits navires.

Il sera peut-être de quelque intérêt pour les générations actuelles de savoir ce que fut le port de Bastia, avant et même peu de temps après la construction du nouveau port.

Sans que j'aie besoin d'aucune documentation, mes souvenirs personnels de vieux Bastiais suffiront, je l'espère, à retracer la fidèle image du port à cette époque.

★★

Nous sommes en l'année 1860. La ville de Bastia est en pleine prospérité. Sa grande artère, *La Traverse*, a été tout récemment achevée. Elle commence à donner, à une agglomération qui s'étend sur deux kilomètres, l'aspect d'une

ville importante. Sa population, en effet, de 8 à 10.000 habitants qu'elle était au début du dix-neuvième siècle, est graduellement montée à 18.000, bien qu'elle ait perdu son vieux titre de chef-lieu de département, en gardant toutefois sa Cour d'Appel et son Gouvernement militaire. Depuis deux ans à peine, le beau monument qu'est le Palais de Justice, trône au milieu de la Traverse à l'intersection de deux boulevards dont l'un rejoint, dans la haute ville, la vieille route de la Place d'Armes et l'autre, plus large que le premier, dévale jusqu'à la rencontre du ruisseau du Fangu, qui fut couvert, longtemps après, vers 1890, pour faire place à l'avenue de la Gare, aujourd'hui avenue Carnot.

Le commerce et l'agriculture se développent. L'industrie locale se borne à peu de chose : trois à quatre tanneries, quelques moulins à huile d'olives, et un certain nombre de métiers de tissage primitifs, qui ne devaient pas tarder à disparaître devant l'invasion des produits des grandes industries continentales. D'autres industries nouvelles vont heureusement prendre la place des industries déchuës. Le cédrat connut son essor à ce moment-là, puis ce fut le tour de l'usine de Toga, fabriquant la fonte avec le minerai de l'île d'Elbe, et occupant un nombre important d'ouvriers et d'employés. Telle est la situation générale de Bastia, lorsque son vieux petit port, plein de navires, crève dans son étroite superficie.

Qui n'a pas vu, en dessin tout au moins, le Rocher du Lion qui se dressait, encore en 1858, à l'entrée du port, comme une barrière naturelle contre les vents du Sud et de l'Est. Il abritait tant bien que mal, plutôt mal que bien, la vieille et jolie crique que les anciens appelaient la marine de Cardo. On était en train de l'abattre et, pour la remplacer, on construisait la jetée dénommée du Dragon. Avec les yeux de ma mémoire, je vois encore cet énorme rocher, du haut duquel des nageurs émérites se jetaient, la tête en avant, sur l'eau profonde. Je vois aussi les poissons qui couvraient la surface de l'eau, lorsque la dynamite employée à saper jusqu'à sa base le rocher, venait de faire son œuvre. Le Lion disparu, la jetée du Dragon, toute blanche et solide, était là pour servir de nouveau môle au port. Non seulement elle assura aux navires une sécurité qu'ils n'avaient pas encore connue, mais eut aussi l'avantage d'élargir le port d'une tranche de mer assez importante à laquelle on donna le nom d'avant-port. Au milieu de cette tranche était placée une grosse bouée à laquelle venaient s'amarrer les bateaux qui attendaient de pouvoir s'ancrer dans l'intérieur du port.

\* \* \*

A la même époque, des travaux importants étaient entrepris sur l'ancienne jetée enracinée à la promenade des quais, construite en 1837 et déjà garnie d'une bordure assez irrégulière de maisons. Grâce à l'obstacle que la promenade forme contre la grosse mer déferlant jusqu'alors au pied de ces maisons, quelques-unes de leurs façades, parmi lesquelles la façade de la maison où logeait, à partir de 1860, le général commandant les troupes de Corse, furent rectifiées et embellies. On remarque également la façade de l'ancienne maison du maire Galeazzini, datant de 1791, restée intacte, parce que légèrement en retrait sur les maisons voisines. Quant à l'ancienne jetée, dite môle génois, qui allait en ligne droite jusqu'à son phare, on était en train de lui imposer un angle, en la prolongeant d'une branche dont l'extrémité devait se trouver en face de l'extrémité de la jetée du Dragon ; on allait ainsi constituer la nouvelle entrée du port. En conséquence, le phare du vieux môle génois fut transporté au bout du nouveau môle.

Disons, en passant, que les deux phares ont été, plusieurs années après, transformés et perfectionnés et que, pour bien indiquer aux navires la direction qu'ils devaient prendre pour entrer dans le port, fut élevé un troisième petit phare sur le terrain de la citadelle qui tenait le milieu entre les deux, mais qui, jugé dans la suite inutile, ne tarda pas à être supprimé.

Le môle génois, sous sa nouvelle forme, date de 1861, ainsi que l'indique le millésime inscrit au fronton de la petite chapelle, dénommée la Madonnetta, qui est encadrée au milieu de ce môle, face à la ville.

\* \* \*

Le port semble alors achevé. Il ne lui manque que d'être abrité contre les vents du Nord. Mais à quoi bon ? Les vagues soulevées par ces vents vont s'échouer au pied de la haute et énorme masse rocheuse qui soutient la citadelle, sans presque aucune répercussion dans l'intérieur de l'abri.

Aussi la jetée du Dragon reste-t-elle isolée. On n'y peut parvenir qu'à l'aide d'une barque. Cet état de choses, et le besoin d'offrir aux navires une surface plus étendue de quais, fit naître vers 1862, l'idée de construire de nouveaux quais du côté Sud. Arrêtons-nous un moment sur la configuration du port, avant cette construction. Les quais Nord exis-





### Plan du Vieux port de Bastia

Ce plan, levé par l'ingénieur Bellin au XVIII<sup>e</sup> siècle, montre la physionomie du port avant les travaux du XIX<sup>e</sup>. Le rocher du Lion y est donc encore visible. La jetée du Dragon, qui se raccordera aux rochers de la citadelle à gauche, n'existe pas. Seul le môle génois à droite (aujourd'hui prolongé) figure sur le plan.



tent seuls depuis une vingtaine d'années. Leur large et solide dallage en grosses pierres du pays les relie au fond cintré du port qu'on appelle la marine. Elles forment esplanade devant un alignement de hautes et vieilles maisons, tellement irrégulier, qu'à un certain endroit, l'une de celles-ci fait un angle disgracieux qui rétrécit sensiblement le passage et le rend difficile et dangereux. Notons que cet inconvénient n'a jamais été complètement évité, et qu'il subsiste encore de nos jours. On passe quand même et nous voilà sur l'arc de cercle de la marine. Une cinquantaine de mètres encore, et nous atteignons le *Mulettu*. Cet épi, qui s'avance dans le port sur une longueur de quarante mètres, est destiné, non comme l'épi St Erasme du nouveau port dont le judicieux projet n'a jamais été mis à exécution, à barrer le passage aux lames, mais à servir de point d'accostage aux mahonnes sur lesquelles les vapeurs à roues de la compagnie Valéry, placés au milieu du port, ont déposé les marchandises expédiées de Marseille et de Livourne. Il y a bien aussi un courrier de Nice, mais il n'apporte que quelques rares voyageurs et presque pas de marchandises. Il ne vit à peu près uniquement que de sa subvention.

Quant aux cargaisons des voiliers, elles vont toutes se déverser directement sur les quais Nord, sauf lorsque, désespérant d'y trouver une place, les capitaines jugent à propos de faire transporter leurs marchandises périssables par les grosses barques appelées *lancie*, que les marins du bord conduisent à quai ou au *Mulettu*.

Les larges quais Nord sont donc réservés aux voiliers, la plupart italiens, qui viennent y déposer le minerai de l'île d'Elbe. Ils sont nombreux et serrés l'un contre l'autre. Placés tous en pointe, ils sont munis d'une planche sur laquelle font le va-et-vient les nombreuses ouvrières de l'usine de Toga, les unes portant le minerai à terre, les autres transportant sur leur tête des barres de fonte, c'est-à-dire le même minerai qui vient de subir à l'usine une première transformation, et que l'on expédie à Rive-de-Gier pour y subir la dernière transformation, celle de la fonte en fer.

Une fois libres, les voiliers s'alignent au milieu du port sur plusieurs rangs parallèles, et attendent le vent favorable pour prendre la mer.

Ainsi va la navigation, ainsi va le commerce. En ce temps-là, à de certains jours, on a compté jusqu'à 70 voiliers stationnés dans le port.

De cette situation, que nous avons essayé de décrire, naquit en 1862 l'idée de construire de nouveaux quais. Où, pou-

vaient-ils mieux être placés que du côté Sud, où il n'y en avait pas ?

Ici, ouvrons une parenthèse pour évoquer le curieux et beau spectacle que présentait, en 1862, l'enceinte du vieux port. Bien curieuse en effet était la vue de tous ces mâts, de toutes ces vergues et de tous ces beauprés, se croisant et se dandinant sous l'influence de la moindre houle. Bien étrange était le bruit des nombreux calfats qui travaillaient à calfeutrer les planches mal jointes des coques plus ou moins endommagées. Et quelle distraction de regarder, sur les berges situées d'un côté et de l'autre du Mulettu, les barques et les voiliers qu'on y construisait, et de mesurer chaque jour l'avancement des travaux. La *Philomène*, l'*Assomption*, le *Jeune Baptistin*, le *Deux Amis*, le *Goëland*, l'*Actif*, le *Frédéric*, l'*Ambassadeur Benedetti*, etc... tous morts à présent, firent honneur à nos chantiers. Morts aussi, faut-il ajouter, le trois-mâts *César et Jean* et le beau brick-goëlette *François-Joseph* sortis des chantiers de la place St Nicolas, qui formaient alors notre première plage, et qui ont disparu pour faire place à ces vastes terre-pleins sur lesquels ont été bâtis le Cynos-Palace et tout récemment l'hôtel de la Chambre de Commerce de Bastia.

Et quelle animation sur les quais, sur la marine, et sur les quartiers voisins du vieux port !

Les principales maisons de commerce de la ville avaient là leurs magasins. Là étaient le Parloir de la Santé, les Services de la Douane et de l'Octroi, les bureaux des compagnies Valéry et plus tard Fraissinet. De là, l'activité commerciale se répandait dans les rues attenantes, la rue du Nouveau-Marché, autrement appelée rue du Guadellu, la rue du Pontettu, des Terrasses, de la Marine, et un peu plus loin dans la rue Droite par où passait presque tout le charroi. Les cafés, les échopes, les restaurants d'où s'échappaient les odeurs de poisson frit, tout ce qui vit du salaire des travailleurs, que l'on n'appellait pas encore dockers, ou de la solde des matelots, était réuni autour de ce point de concentration générale, la marine. La traction mécanique était dans les limbes de l'avenir. La traction animale, et, s'il est permis d'employer une expression identique, la traction humaine, existaient seules. Quand un homme était incapable de porter sur ses épaules un fardeau trop pesant, c'étaient alors des groupes de portefaix qui s'organisaient. Ils se mettaient à six et même à huit pour transporter, à l'aide de perches solides, en marchant en cadence, les poids les plus lourds, comme par exemple les énormes barriques de sucre



que les raffineries de Marseille envoyaient à leurs clients, sans se donner la peine, comme à présent, de les fragmenter en couffes ou en caisses.

Voilà des tableaux qu'on ne verra jamais plus, et qui pour nous, les anciens, resteront des souvenirs ineffaçables d'une époque qu'on qualifierait d'antédiluvienne, si on oubliait qu'ils ne datent pas même de trois quarts de siècle.



Le progrès s'est développé rapidement, lorsque toute cette activité s'est portée au nouveau port. Mais la construction, décidée par l'Etat depuis 1845, de ce nouveau port, restait encore à l'état de projet. Aussi les quais Nord et le Mulettu ayant été reconnus de plus en plus insuffisants pour le trafic du port de Bastia, le gouvernement de Napoléon III, sur les instances de la Chambre de Commerce, se déterminait-il à construire de nouveaux quais.

Tout le côté Sud du port n'offrait qu'une suite ininterrompue de rochers sales et mal odorants sur lesquels étaient bâties de hautes maisons ; leur pied était battu par le flot, et leur façade donnait sur la rue du Pontettu. Elles n'avaient vue sur le port que par les fenêtres de la façade arrière. C'étaient notamment les maisons des docteurs Gigante et Teriggi, celle de l'avocat et du commandant Cecconi, et aux deux bouts, la maison Romieu et celle du café Delmas qui porte encore, en médaillon sur le devant, la date de sa construction (1569). Entre ces bâtisses, se suivant sans aucun alignement, s'intercalaient l'abattoir municipal avec son annexe au rez-de-chaussée de la maison voisine, et le jardin Cecconi devenu aujourd'hui le rendez-vous des consommateurs d'apéritifs. Pauvre abattoir que les bêtes elles-mêmes atteignaient avec peine, après avoir dévalé par des pentes raides qui leur donnaient le goût de la fuite, ce qui obligeait souvent leurs conducteurs à une lutte épique dont ils ne sortaient pas toujours vainqueurs ! Toutes ces reliques du passé sont encore debout, sauf une maison qui s'est effondrée récemment et à laquelle a été substitué un belvédère mettant à découvert une certaine partie assez pittoresque du quartier du Pontettu.

La mer venait donc déferler contre les maisons. En certains endroits, elle était assez profonde pour que, des fenêtres qui forment de nos jours le troisième étage, l'amateur pût jeter une ligne et pêcher son poisson. Des tas de détritiques fournissaient, par-ci par-là, les vers à enfiler dans l'hame-

çon, car les services de l'hygiène n'existaient pas. Le jet par les fenêtres était d'un usage presque général.

La construction des quais Sud eut pour premier résultat de faire disparaître les divers cloaques qui infestaient le port. Commencés en 1862, ces quais furent achevés quatre ans après. Un certain nombre de voiliers et des petits vapeurs, tels que le *Zouave* et le *Spahi* de la Compagnie Fraissinet, en profitèrent aussitôt pour y effectuer leurs opérations. Déjà le port s'en trouvait quelque peu dégagé. Mais on attendait mieux. Les travaux du nouveau port, témoignage réitéré de l'activité napoléonienne, commençaient enfin à être mis à exécution.

En même temps, la façade de l'église St Jean prenait un nouvel aspect. Elle se composait, avant 1862, d'un seul clocher, se reliant par une ligne horizontale à une sorte de cabanon où était logée une vieille horloge dont la machinerie lui faisait tout juste sonner les heures. Les deux clochers jumeaux joints par un triangle surmonté d'une grande croix de pierre datent de cette époque.

Dès lors, le Vieux port, flanqué de part et d'autre de ses vieilles maisons formant corbeille, et dominé en son milieu par le double clocher de Saint Jean, constitue un ensemble aussi pittoresque qu'harmonieux. Contemplé d'un peu loin il excite l'admiration de tous ceux qui ont tant soit peu le goût du pittoresque.

Achevés en 1866, les quais Sud sont donc venus fort à propos décongestionner le port. Mais ils ne sont pas rattachés à la jetée du Dragon, alors que les quais Nord sont rattachés au môle génois. Pour y parvenir, il faut prendre un canot. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine d'années que l'on songe à supprimer cette solution de continuité regrettable. Mais à quoi bon effectuer le prolongement des quais Sud, par des quais aussi larges et aussi bien dallés que les premiers ? Nul navire n'aurait pu les accoster, à cause de la vague du Nord qui serait venue y déferler avec violence. Il fallut se contenter d'une voie étroite, assez solide cependant pour résister aux coups de la mer, et offrant une simple promenade aux piétons. Garnie de quelques bancs de repos, et par-ci par-là de quelques escabeaux de pierre qui permettent aux passants d'éviter l'irruption de la mer, c'est en effet depuis lors un coin très agréable pour les amateurs de solitude.

A cette même époque se place la construction du square Romieu, avec son escalier monumental pour y accéder et pour accéder en même temps au square Saint-Charles qui porte le millésime de 1819. Cette œuvre, il faut le dire par



**Le Vieux port de Bastia (vue actuelle)**

(On y remarque les deux tours de l'église Saint-Jean et  
les quais nord qui se raccordent au môle génois)





sentiment de reconnaissance, est due à la générosité d'un Bastiais, Romieu, propriétaire du grand immeuble à deux plans situé à l'extrémité des quais Sud, qu'on nomme encore le *Mughione*.

Promenade et square pèchent malheureusement par défaut de surveillance, et c'est ainsi qu'on est parfois scandalisé par les déjections et les odeurs qu'on y rencontre. Critique juste qui a été souvent formulée par le public, et qui devrait stimuler le zèle d'une municipalité soucieuse du bien public.

★★

Pendant ce temps-là, les travaux du Nouveau port ou port Saint-Nicolas, étaient continués. Ils marchent d'ailleurs très lentement, malgré les objurgations réitérées de la Chambre de Commerce ; l'Etat, devenu républicain, n'accorde ses subsides annuels qu'avec la plus étroite parcimonie, de sorte qu'aujourd'hui, après plus de soixante-dix années, ce port est encore loin d'être achevé. Comment ne pas le remarquer, quand on sait que tous les ports du continent ont obtenu, en quelques années, complète satisfaction.

Quand les quais de rives furent en partie terminés, les navires purent y accoster. Alors commença au Vieux port l'exode des voiliers, principalement de ceux qui avaient affaire à l'usine de Toga, très proche. Les vapeurs suivirent bientôt après. Les paquebots postaux s'amarrèrent à leur tour aux nouveaux quais. Quelques années encore, et c'en était fait de l'animation et de la prospérité du Vieux port. Les douanes, l'octroi, les bureaux des compagnies Valéry et Fraissinet se transportèrent où se faisait le débarquement des passagers et des marchandises. Seul, le parloir de la Santé ne déménagea pas encore.

Ces pauvres vapeurs, ils avaient hâte de se sentir un peu à l'aise. Tantôt allant au Nord, tantôt au Sud du Vieux port, tantôt obligés de se tenir au milieu, sans contact direct avec les quais, ils ressemblaient à ces malades qui, atteints d'insomnie, changent souvent de posture sur leur lit de douleur. Ces malheureux voiliers, il leur tardait de n'être plus coincés les uns contre les autres, et de pouvoir s'allonger commodément le long des bords.

Il a fallu une vingtaine d'années pour en arriver à cette heureuse période de soulagement. En attendant, la surface du Vieux port se vide de plus en plus. Malheureusement, en échange, c'est le fond qui se remplit. Délaisse par tout le monde, il ne voit plus la drague faire un peu sa toilette. Il y entre bien de temps en temps quelque petit navire auquel

un coin d'eau encore assez profond permet de stationner. Mais c'est tout. Morne et silencieux comme un lac, on n'y entend plus aujourd'hui que le bruit monotone des rameurs qui frappent ses ondes, car, il ne lui est resté pour toute parure qu'un beau collier de barques de pêche et de plaisance, vieux bijoux d'une noblesse ruinée. Que dis-je ? Il possédera toujours quelque chose de plus utile, à savoir les deux petites cales de hâlage du *Muletto*, qui n'ont été remplacées par aucune cale dans le Nouveau port.

Ainsi finit la vie turbulente de notre Vieux port de Bastia. Plus de marchandises sur ses quais, plus d'animation sur ses abords. Adieu le trafic ! Adieu les guinguettes ! Adieu les cafés au milieu desquels trônait le vaste et légendaire billiard ! Les fameux cafés Bady, Delmas, Bertucci et de l'Orient n'ont plus de clientèle. Adieu aussi le nouveau marché (ô ironie des mots), où se rencontraient tous les marchands de châtaignes et de maïs des environs ! Adieu la fontaine du Guadellu, et la pompe de la Marine ! Le Vieux port est devenu comme un théâtre en pleine relâche. Les cris, les applaudissements n'y retentissent plus. Mais les décors restent. Ce sont ces décors, ô mon cher Vieux port, qui forment ta seule parure, celle qu'étrangers et Bastiais reverront toujours avec plaisir.

Faut-il l'abandonner à son sort, celui des vieilles choses qui meurent ? Faut-il le laisser se transformer bientôt en un amas de terre, à peu près impropre à toute utilisation ? ou faut-il le soigner, tout au moins pour l'usage des pêcheurs et des plaisanciers, pour le profit que pourraient procurer ses cales de hâlage, enfin pour les jolies fêtes nautiques qui s'y donnent et réjouissent la population bastiaise (1). Je dirai plus, il faut le curer comme jadis, afin que, de nouveau, quelques navires y trouvent assez de profondeur pour pouvoir s'y abriter.

Il a été décidé tout récemment que les quais du large du Nouveau port seraient prolongés de 250 mètres. Dieu sait quand sera effectuée une dépense aussi considérable que celle de ce prolongement ! En attendant, il en coûterait extrêmement moins d'approfondir le Vieux port, et cela demanderait beaucoup moins de temps. On ne craindrait pas dans tous les cas l'éventualité regrettable à laquelle sont trop souvent expo-

---

(1) Celles qui ont eu lieu cette année, au mois d'août, sous l'inspiration de M. Santoni, ont été particulièrement joyeuses et applaudies.

sés dans le Nouveau port les navires, de plus en plus nombreux et de tonnage de plus en plus important, qui fréquentent nos parages ; celle de ne pas trouver place près des quais actuels. Les basses eaux seraient réservées aux voiliers d'un petit tirant d'eau, et les eaux hautes seraient seulement destinées aux grosses unités, tandis qu'actuellement tout est confondu pêle-mêle, sans aucun ordre, et au grand dommage de notre trafic.

Et même, si le prolongement en question se réalisait, pense-t-on que le Vieux port approfondi cesserait d'être utile ? Il ne faut pas perdre de vue que l'augmentation progressive du trafic du port de Bastia s'affirme d'année en année. Et elle s'affirmera encore plus, dans un prochain avenir, lorsque l'assainissement de la plaine orientale de la Corse sera accompli, lorsque la voie ferrée ira jusqu'à Bonifacio, et même plus loin, créant des relations d'une certaine importance avec Bastia. Le Vieux port servirait alors d'exutoire au Nouveau, et cela, sans perdre aucun de ces avantages esthétiques que nous avons essayé de mettre en évidence.

En terminant cette brève étude, il n'est pas sans intérêt de noter qu'en 1865 l'Empire accordait une subvention de dix mille francs pour le dragage de notre Vieux port, et que cette somme tardant à être mise à la disposition de l'administration des Ponts et Chaussées, l'ingénieur en chef du département, Vogin, insista tellement sur l'urgence de ce dragage, qu'en 1866 le travail était effectué. Depuis, il n'a plus été renouvelé. Souhaitons qu'il y ait des ingénieurs en chef de la Troisième République qui prennent souci, autant que leur collègue de l'Empire, des réclamations de la Chambre de Commerce, conjuguées avec celles du Conseil municipal et de toute la population bastiaise, et souhaitons aussi qu'ils réussissent à se faire entendre en haut lieu (2).

Fortuné THIERS

Ancien membre de la Chambre  
de commerce

---

(2) Tout récemment encore la Chambre de commerce a protesté contre cette lenteur des administrations intéressées à prendre une décision. Le Président a rappelé que sa Compagnie avait procédé, au sujet du dragage du vieux port, à plusieurs délibérations motivées, notamment aux dates du 27 juin 1929 et du 20 septembre 1930 et que par celle-ci elle a voté les crédits constituant sa part contributive. Depuis deux ans, malgré les démarches et les rappels auprès

# “PARMI LE THYM ET LA ROSÉE”

## Deuxième Partie

### X

Il n'est pas niable que notre berger a beaucoup perdu de son pittoresque.

Etrange destin de ce mot ! On le fit venir d'Italie pour dire — où il fallait en français une phrase — que tel point de vue, tel paysage était digne de tenter le pinceau d'un peintre.

Il plut. On lui fit fête. On lui ouvrit les salons aristocratiques. Il pénétra dans les ruelles des précieuses. Il fit, avec elles, assaut d'esprit. Il devint synonyme de piquant, d'original...

Après quelles basses aventures ? nous le retrouvons

*Quantum mutatus...*

dévoyé, déclassé, crasseux et loqueteux, le nez violet et bourgeonnant, le verbe sonore, parlant un langage trivial et truculent. Intéressant en diable, malgré tout, happant l'attention et retenant le regard...

Du mendiant de Murillo affalé dans ses haillons, on dit : « Qu'il est pittoresque ! »

Pittoresque, ce grouillement de bohémiens dans la sordide roulotte.

Et cette rue tortueuse, aux lépreuses maisons décrépites, toute bariolée de guenilles qui sèchent aux fenêtres, avec ses tas d'immondes fleurs d'une marmaille à-demi nue, bruyante et gaie, — le flâneur qui se pique d'être artiste, s'arrêtera longuement à l'admirer et poussera cette exclamation ravie : « Oh ! la pittoresque rue ! »

L'étrange, le vieux et le sordide — loque, crasse et pou — composent maintenant avec du coloris et de la « couleur locale », le pittoresque mis à la mode par les romantiques (qui avaient d'affligeantes perversions visuelles et olfacti-

---

du service des Ponts et Chaussées, aucune solution n'est encore intervenue. La Chambre de commerce, considérant que l'administration aurait dû depuis longtemps donner suite à des délibérations connues et mettre à exécution des travaux approuvés et subventionnés, dont l'utilité est indiscutée, a transmis d'urgence au Ministre des Travaux publics et les pétitions des habitants du quartier et ses propres réclamations.



ves) et dont nous demeurons avides, encore qu'il ne fasse pas grand honneur à la délicatesse de notre goût.

Le berger d'il y a cent ans, l'Ancêtre, le contemporain de « **Matteo Falcone** » et de « **Colomba** » — était extraordinairement riche de ce pittoresque-là.

Comment l'aurais-je vu si je n'étais pas né ?

Mais j'ai fait causer des vieillards qui l'avaient bien connu.

J'aime à faire causer de leur jeune temps les vieillards — qui, d'ailleurs, ne demandent qu'à s'en entretenir tout haut, eux trop souvent réduits à s'en entretenir tout bas dans la triste solitude où nous les reléguons.

Ceux qui atteignent à l'extrême vieillesse (les nonagénaires par exemple) ne se rappellent plus guère que leur enfance dont le souvenir leur est revenu avec une surprenante précision. Leur vie passée est comme un terreau d'oubli sur lequel il leur est donné de retrouver dans sa fraîcheur première (est-ce une suprême charité qui leur est faite ?) leur enfance miraculeusement refléurie.

Imaginez-le donc, l'Ancêtre, tout de *fresi* vêtu.

Mais savez-vous ce qu'était *u fresi* ? — Le drap de chez nous, le gros drap que tissaient, dans leurs primitifs et rudimentaires métiers, nos arrière-grand'mères.

Encore qu'il eût passé par la *valchera* — l'appareil à fouler (non moins primitif et rudimentaire) dont il n'était moulin qui ne fût muni — il restait épais, rude et sans souplesse, tout ce qui se peut imaginer de plus grossier comme drap.

Mais quoi ! il tenait bien chaud, était quasiment inusable et ne coûtait presque rien.

Les *sartori* de l'époque (est-il besoin de le dire ?) n'avaient pas le moindre souci de la ligne, si tant est qu'elles en eussent quelque vague soupçon. Elles se bornaient à faire ample et solide. Et l'ouvrage, qui sortait de leurs mains, semblait avoir été taillé à la serpe plutôt qu'avec les ciseaux, cousu à l'alène plutôt qu'à l'aiguille.

Dans ce vêtement trop large, rigide et informe, le malheureux berger vous prenait des allures trapues, lourdes et pataudes qui le faisaient ressembler à un ours.

S'il était grand, il paraissait géant et l'on songeait à quelque Goliath un peu empoté, en armure de poil.

La veste, plutôt longue, bombait sur le dos comme si un ouragan y soufflait en permanence (et c'est sans doute pourquoi il fallait ces boutons de corne démesurés).

Elle avait d'immenses poches toujours bourrées d'objets très divers, tout surpris (si l'on peut dire) de se trouver ensemble, mais tous — immédiate ou éventuelle — d'une utilité certaine.

Quelque clarine à réparer s'y heurtait à quelque fer à cheval encore utilisable trouvé sur un sentier ; la pierre à aiguiser y voisinait avec le grand couteau à longue lame pointue, ce couteau affreux... N'oubliez pas que le berger est aussi boucher. Sa main, qui caresse avec tant d'amour les plus douces des bêtes, les égorgera sans pitié. Ah ! ces hécatombes de chevreaux et d'agneaux à la veille des grandes fêtes... quel cœur sensible n'en aurait horreur ?

Une des poches contenait le nécessaire d'enragé fumeur qu'était, qu'est encore, un berger corse : une vieille grosse pipe bien culottée, suintante de jus ; un tuyau en arc tout mâchonné ; l'étui de cuir où il serrait le briquet, la pierre à fusil et l'amadou ; la peau de chat où il gardait, la paire de ciseaux dont il coupait en menus morceaux, les larges feuilles séchées de sa divine *arba corsa* qui le comblait de délices après tout fort peu coûteuses.

Et ce n'était pas cette poche seulement qui empestait le tabac, mais tout le vêtement s'imprégnait de la puissante et salubre odeur, et la peau de l'homme aussi et tout son corps (que dire de son haleine ?).

Dans la vaste poche de dessous, *a falza stacca* (la fausse poche), il portait sa *catana*, un grand pistolet toujours chargé, si lourd que, l'équilibre de la veste s'en trouvant rompu, le côté gauche descendait plus bas que l'autre.

Déjà pesante par elle-même, triplement pesante par son contenu — armoire et arsenal — il fallait de bonnes épaules pour ne pas ployer sous cette veste-là et c'était plaisanterie courante de dire qu'elle eût suffi à charger un mulet.

Le gilet montait très haut, n'ayant qu'une petite échancreure où apparaissait — sans cravate — le collet de la chemise en toile écrue, en toile corse.

Il était rare, d'ailleurs, qu'on vit le collet. Car on prenait facilement le deuil à l'époque et pour le garder longtemps. Or le protocole du deuil, qui avait ses règles impératives, exigeait que l'homme recouvrit son collet d'une espèce de rabat en serge noire qui se boutonnait sur la nuque.

Quand la mort l'avait trop cruellement frappé, le berger laissait en outre pousser tout son poil, cheveux ruisselant sur les épaules, barbe coulant sur la poitrine et il eût été impie d'y introduire peigne ou démêloir.

Rien de plus curieux que le pantalon avec sa *panzetta*.

Toute la partie qui couvrait le bas ventre, formait panneau mobile et se boutonnait à la ceinture.

Ici, mon embarras est grand. Comment vous expliquer la chose ? O Rabelais ! dont j'entends éclater comme un tonnerre le rire dionysiaque, ne m'induis pas en tentation... Tu me sais un faible pour les truculences et les succulences verbales. N'insiste pas ; elles messieraient ici. Molière même paraîtrait trop libre et tout au plus lui demanderais-je la main pour enjamber prestement ce passage difficile.

Lors donc que notre berger était pris du besoin (empruntons à Sganarelle cette périphrase honnête) « d'expulser le superflu de la boisson », sa main allait vite au bouton de droite, puis au bouton de gauche... Et la *panzetta* basculait...

Laissons-le à la sérieuse occupation qui le soulage mais dont la vue gênerait nos yeux... Considérez plutôt ces étranges chaussures, ces espèces de mocassins qui n'ont pas forme de souliers, où vous ne reconnaîtriez ni empeigne, ni semelle, vu qu'ils se réduisent chacun à un carré de peau dont les quatres coins se rabattent sur la cheville autour de quoi les lient des lacets en peau de chien.

Vous parlerai-je du couvre-chef ? Qui ne sait que tout Corse portait alors la *barretta misgia* ? ce profond bonnet de drap ou de coton qu'on laissait retomber jusque sur l'épaule.

Il avait toujours quelque repli secret où se gardait *a cera santa*, la cire bénite qui préserve de la foudre que les toisons de laine attirent (du moins, le croyait-on généralement).

Comment oublier *u pilone*, l'ample et lourd manteau à capuchon dont le berger s'enveloppait pour se rirer — car, comme il vous les narguait alors en tirant de sa pipe force bouffées ! — de la pluie ou du froid ? Quand il était en poil de chèvre, il se transmettait — inusable — du père au fils et au petit-fils, et si drue que tombât la pluie ou si obstinée, elle ne faisait jamais que glisser dessus.

Il pleuvait. Debout sur la sinueuse arête des *Petta di Menta*, immobile sous son manteau (j'aime à me représenter ainsi le berger), agrandi de tout le haut triangle du capuchon remonté, la pipe au coin de la bouche, d'un coude s'appuyant à sa haute *cispra* (1) dont il ne se séparait jamais (la houlette d'un pauvre homme toujours sur le qui-

(1) fusil à un coup, très long.

vive pouvait-elle être pacifique ?), songeur tandis qu'autour de lui paissaient les ouailles éparses, détaché en noir sur la grisaille violacée du ciel que hachuraient les flèches de pluie, — le bougre était, convenons-en, singulièrement poétique.

Mais, vu de près, dans sa cabane en pierre sèche dont il touchait, de la tête, le toit et qui — sordide — ressemblait moins à une demeure humaine qu'à la bauge d'une bête sauvage, dans les haillons et la crasse, dans la trop forte odeur des fromages et du purin, parmi la marmaille piailleuse, morveuse et dévorée de démangeaisons, il n'était plus que pittoresque, au sens dégénéré du mot.

A l'âge du *fresi* succéda l'âge du *velours*. A l'informe et risible mocassin se substitua la grosse chaussure ferrée que des marchands balonais aussi fins, insinuants et glissants que leur huile troquaient contre des peaux (fret de retour, si je puis dire, pour leurs superbes mulets tout sonnaillants et empanachés).

Et la *berretta misgia*, malgré l'ancienneté de ses services — ou plutôt ses « états de services », car elle avait coiffé les insurgés héroïques de Sampieru, de Gaffori et de Paoli — fut réduite au rôle sans gloire de sachet qu'elle remplit aussi longtemps qu'il plut aux mites.

Le berger devint client des Perucca et de la veuve Musso qui avaient ouvert à *Sartè* d'importants magasins. Il s'habilla de velours noir tout uni (jamais à cotes) que le soleil, la poussière et les pluies ne tardaient pas à ternir et à décolorer.

Il eût ressemblé au paysan sans le couvre-chef, les chaussures et les boutons par quoi se distinguèrent les deux frères ennemis.

Tandis que le paysan se coiffait d'une ridicule petite casquette de drap à courte visière, il porta un chapeau à très larges bords ; il eut des talons hauts alors que l'autre les préférait bas ; et, seul, il orna sa veste — car il les prenait pour une parure — de gros boutons en corne sculptés de figures cynégétiques : têtes de chiens, de cerfs ou de sangliers.

Le berger, en effet, a toujours été chasseur, chasseur sans permis, cela va sans dire, — le braconnage étant la règle en Corse où il n'a rien d'infamant.

Vêtu à peu près comme n'importe quel quidam, il ne retrouvait quelque pittoresque — de bon aloi, d'ailleurs — que lorsque, monté sur sa jument poulinière dont les *bertuli* ou les *narpj* battaient les flancs...



Mais vous ne savez pas ce qu'étaient *bertuli* et *narpj* depuis si longtemps disparues... si Corses !

Le *bertuli*, c'était un bissac en laine blanche que le cavalier suspendait à sa selle, les deux poches immenses retombant de part et d'autre.

Le *narpia* était un sac de forme arrondie, en cuir de porc bien épilé et si sec, si dénué de souplesse que l'étrange récipient, toujours tendu et renflé — comme dans l'orgueil de sa cavité odorante, de ses vastes profondeurs toujours offertes —, sonnait comme un tambour et, même vide, paraissait plein.

Les *narpj* n'allaient que par deux, fortement liées l'une à l'autre, de chaque côté d'une selle spéciale qui n'était pas très commode pour le cavalier mais sur quoi notre berger savait s'installer sans trop de fatigue pour sa région sacrée.

Voyez-le, en large chapeau, dans son costume du dimanche. Car c'est dimanche. Il ira, son fromage vendu qu'il porte à la *loghia* (1), entendre la messe, rendre visite au *sgio*...

Bien calé sur la selle, le torse droit, sa barbe assyrienne bien tenue ajoutant un air de noblesse à la gravité de la figure, il tient, d'une main distraite, les rênes lâches. Il a toute confiance en sa matrone de jument, ample et placide, au trotinement lourd mais égal.

Si elle ralentit ou s'arrête parfois, jette derrière elle un regard inquiet et pousse un clair hennissement d'appel, — il lui suffit, pour retrouver sa tranquille allure, d'apercevoir (courtes oreilles et hautes jambes grêles) son cher poulain qu'un rien distrait, qu'un rien amuse, qu'un rien effraye — et surtout son ombre — qui s'arrête ici pour mordre un brin d'herbe, là, levant au ciel sa tête fine, pour capter de ses naseaux palpitants quelque espiègle parfum qui les agace ; qui, tout à coup, fuyant ou poursuivant on ne sait quoi, se lance, le corps penchant tout d'un côté comme par un défi aux lois de l'équilibre, dans une course extravagante ; il dépasse la jument qui s'en émeut. Quel monstre, quel épouvantement, soudain, devant lui, se dresse ? Voilà sa folle galopade arrêtée net. Ses genoux tremblent. Un hennissement de détresse lui échappe. Mais un hennissement qu'il connaît bien le rassure. Il se retourne, lance au ciel — ce qui est sa façon de faire des pieds de nez — des ruades d'une drôlerie si irrésistible que le berger — qui suit le jeu — ne peut se retenir d'en rire. Pierrot —

---

(1) Le marché public.

ayant fini son numéro de clown puéril — revient à sa mère qui le reçoit avec une sorte de chevrottement plein de tendresse. Les deux bêtes se flairent, se baisent. Mais Pierrot a faim. Il se coule jusqu'à l'aine maternelle, y glisse son museau gris qui laisse passer un bout de langue avide...

— Hop ! fait le berger.

Il n'a pas de temps à perdre en route. M. Pierrot déjeunera à *Sartè*. Dans ce terrain vague (1) que domine la *Piazza di Porta* où tant de bêtes attendent — la bride sur le cou et sans rien à se mettre sous la dent — que leur cavalier les ramène au pré herbu, M. Pierrot tettera tout son saoul, tandis que sa mère « lira les journaux ».

Mais la jument, dont les pis noirs se fleurissent d'une tremblante goutte blanche, voudrait bien répondre à la sollicitation du petit bout de langue avide...

Le berger s'impatiente, frappe des deux talons (et c'est comme un roulement de tambour) le flanc des *narpj* par dessus lesquelles il trône, les jambes si écartées que son pantalon qui boudine, laisse voir des tibias velus.

La bonne grosse maman repart — à regret — que suit le poulain désappointé. Au rythme du trot lourd, le berger se balance et le parfum violent des grosses « pièces » de fromage, qui s'entrechoquent dans les *narpj* sonores, l'enveloppe comme un dieu...

Tableau vraiment pastoral, scène bucolique où le fusil — d'ailleurs en bandoulière et qui n'a rien de belliqueux — n'apporte sa note discordante que pour la couleur locale, pour rappeler que c'est en Corse que nous sommes...

Corse d'il y a quarante ans... qui n'est plus...

Le berger — et qu'il en est fier ! — nous a rejoints dans le banal. Il rougirait des *narpj* de son aïeul. Il a livré aux mites et aux souris le *pilone* familial. Il a un « trench-coat », lui, en caoutchouc et à larges revers, à martingale, s'il vous plaît... Si nous le distinguons encore de M. Tout le Monde — et dût-il en crever de dépit, ne lui cachons pas qu'il s'en distinguera toujours — ce ne sont plus des détails vestimentaires qui le trahissent, mais certaines particularités psychologiques indécrottables qu'un œil perspicace sait surprendre...

Quant à la bergère... mon Dieu ! il ne paraît pas croyable qu'il y eut un temps où elle portait de rigides jupes de *fresi*, où ses pieds — ses pauvres pieds que les cailloux bles-

(1) On y a construit le marché couvert.

saient cruellement — n'étaient chaussés que de la poussière des routes.

Elle sait maintenant ce qu'est la mode — et, de son mieux, avec une touchante application qui trop souvent retarde, la suit...

Elle porte la jupe courte et, pour qu'elle consente à se mettre sur la tête l'antique *falzulettu* qui, même quand il était de couleur, seyait si bien au teint mat de la fille corse, il faut qu'elle soit aux premiers temps d'un grand deuil. Et comme elle abrège le grand deuil !

Les plus jeunes ne veulent plus de nattes et achètent au colporteur syrien, qui a presque complètement évincé le *ban-carotta* italien, ces odieux parfums à bas prix qui, s'ils masquent les odeurs de bergerie, vous donnent à les regretter.

L'autre jour, j'ai suivi des yeux — et mes yeux s'en amusaient — une bergère... oui, Monsieur, une bergère, fort élégamment mise qui montait au *paccioli* (1) des *Trè Fun-tani*, (ô surprise ! signe des temps !) en bas de soie et « Richelieu » en daim.

Le chemin, supposerez-vous, était égal et uni. Non, mais un sentier corse de montagne, accidenté, véritable coulée de cailloux que bordent des plantes agressives : Chardon, *prun-albu* et *spinitrivula*.

Il fallait voir par quelles torsions de son corps souple, la sotte fille disputait aux piquants ses bas de soie, par quelle attention d'équilibriste, elle réussissait à ne pas trébucher du haut de ses talons Louis XV.

Ceci est plus affligeant. La petite Antunina qui, l'an passé, me ravissait par ses grâces espiègles de chevrete, ses vivacités d'adolescente que la puberté enivre et taquine, vient d'achever sa mue. Elle est maintenant une jeune fille et, ajoutons-le, ce qu'il est convenu d'appeler « un beau brin de fille ». A la Kypris éternelle dont elle ignore le nom, mais dont, sans le savoir, elle pratique le culte, qu'a-t-elle immolé pour lui rendre grâce d'avoir si bien veillé à son éclosion ? Sa brune chevelure mousseuse qu'elle tressait avec tant de coquetterie ingénue.

Est-ce tout ? Non, car pour plaire à la déesse, elle livre aux regards plus qu'il n'est permis de chair vierge. Il faudrait détourner les yeux pour ne pas entrevoir, tant l'échancrure du corsage est indiscreète ! sa jeune gorge dure. Elle ne va plus qu'en sandales et jambes nues.

Du moins les a-t-elle bien faites.

(1) Bergerie.

Mais vous qui posez à la damoiselle et qui êtes bien convaincue que personne ne saurait ici vous disputer le prix de beauté...

C'est la fille d'un vieux berger qui passe pour avoir ensaché bien des sous. Il avait amassé pour un fils que la guerre lui a pris. C'est elle qui recueillera le magot — et ce n'est pas à un berger qu'elle le portera. Il lui faut pour mari (elle le dit à qui veut l'entendre) « un employé du gouvernement ».

A son vieux bonhomme de père qui l'adore et lui passe tous ses caprices, elle a signifié il y a un an :

— Je ne veux plus être bergère, na ! Je ne trairai plus les bêtes, je ne presserai plus le fromage.

Il a dû liquider son troupeau, et comme il souffre de n'être plus parmi les bergers qu'une espèce de vieux rentier oisif !

De la trop volontaire et cruelle enfant, il a du moins obtenu cette grâce : qu'il retournerait tous les ans, l'été, ici, dans cette montagne qui garde ses plus chers souvenirs et qui a su se faire réserver le dernier amour de son vieux cœur.

Par respect humain, elle n'ose pas encore le laisser ici tout seul. Mais qu'il tarde à mourir, elle s'affranchira d'une obligation qui lui pèse et sans doute découvrirait-on quelque affreuse hâte d'être délivrée, dans le regard dont elle suit parfois le morne vieillard que son incurable tristesse devrait, n'est-ce pas ? tuer un peu plus vite...

Il n'y a pas à dire : qu'on n'en voie que le buste, elle paraîtra ravissante. Le plus joli minois sous un casque brun doré de cheveux qui bouclent, des yeux rieurs — brun doré aussi —, la lèvre au dessin pur, plus rieuse encore, pour que vous admiriez — qui le méritent — les dents...

Mais (ô ironie !) ce buste adorable est porté par des jambes de maritorne, sans chevilles, courtes et grosses, torses, abominablement velues, couvertes d'un vilain poil blondasse et frisant.

Des jambes qu'on cacherait comme une infirmité... Dans sa sottise épanouie, elle vous les montre, toutes nues, jusqu'au-dessus du genou. Elle les montre, parce que la mode le veut...

O mode ! que de laideurs on affiche en ton nom !

Ah mais ! récriez-vous avec moi de surprise ravie ! Ai-je un éblouissement ? Ou est-ce que je fais, tout éveillé, un rêve ? Ou quelque singulière fantaisie de mon imagination... Comment penser, en effet, que ceci soit réel : dans la porte



d'une maisonnette de berger, s'encadre — debout sur le seuil, élégante et mince et svelte, dans ses grâces fragiles et vives de passereau, vêtue comme elle seule sait s'habiller... Oh ! vous ne devineriez jamais... Mimi Pinson elle-même. Qui, le trottin de Paris, la midinette... Petits seins fermes, la jolie frimousse espiègle, les cheveux qu'elle avait coupés et qu'elle laisse maintenant repousser (c'est la dernière mode) lui couvrant la nuque de brunes volutes... Je vous dis que c'est elle. Attendez. Elle quitte la porte et, quelque linge fin à laver sous le bras, s'en va vers la rigole d'arrosage où se poursuivent, gazouillantes, des eaux claires. Etes-vous maintenant convaincu ? Il n'y a qu'elle au monde qui ait ce pas menu et vif, pérémpatoire et ailé, ce petit pied cambré sur le talon haut qui tape sec en paraissant ne pas toucher le sol, ces fines chevilles nerveuses et ces longues jambes fuselées qui tricotent — agiles — sur cette terre durcie par l'été comme sur l'asphalte, l'espiègle et aguichant sillage que le désir masculin ne se peut empêcher de suivre...

L'illusion est parfaite. Mais non, je n'ai pas la berlue ; je ne rêve pas. C'est bien une midinette.

Corse, il est vrai, mais qui s'est faite Parisienne avec cette triste facilité qu'a la femme corse de dépouiller sa race... comme une robe surannée qu'on quitte pour se vêtir à la dernière mode.

Elle a épousé le fils d'un berger d'ici, en y mettant cette condition qu'il « prendrait un emploi ».

Il a bien voté et le politicien reconnaissant lui a trouvé « un emploi » au Métropolitain. Sous terre, dans une lumière qui n'est pas celle du jour, il distribue des « tickets ». Et il ne voit jamais le soleil. Comme il ne gagne pas assez pour deux, elle travaille de ses jolis doigts. Elle est couturière.

— Ah ! je te retrouve jusques ici, émigration, fléau de mon pays !

— La population pastorale en a déjà été réduite des deux tiers, m'affirme un vieux berger.

## XI

Allant de surprise en surprise, j'ai eu la plus inattendue et qui m'a laissé voir, sinon la cause, du moins l'instrument ou — pour parler comme les médecins — *l'agent* du terrible mal.

A côté de la maisonnette d'un berger, je remarquai une espèce de verte cabane dont la frêle armature de bois dis-

paraissait sous l'épais tissu de fougère dont elle était toute revêtue. Parois de fougère, toit de fougère, — le petit monde dont je percevais les voix jeunes, se riait bien là-dedans, ô soleil ! de tes ardeurs.

Mais que disent en chœur ces voix ? Je prête l'oreille :

« *L'addition est une opération qui consiste...* »

Ciel ! Une école !

Au travers du mur de fougère que, par endroits, le regard pouvait percer, je distinguai — m'en étant approché — des petits garçons, des petites filles qui, assis sur des bancs de fortune (une planche calée sur deux pierres) suivaient, avec une attention singulière, la leçon que leur faisait (avec quel zèle !) un jeune homme d'environ dix-huit ans.

C'étaient les enfants de la bergerie et leur instituteur (je me suis renseigné) rien de moins que la gloire, l'espoir, la jeune lumière de la bergerie : un élève du collège Fesch — fils d'un berger d'ici — qui venait d'obtenir son baccalauréat.

Dans quelques années, nous le retrouverons professeur (qui lui en dénierait la vocation ?) ou docteur en médecine ou magistrat, sinon officier ou administrateur colonial. Car vous pensez bien qu'il ne restera pas ici. Un berger de moins. Mais, sans doute, un Corse « bien placé » de plus...

Et ces enfants qui l'écoutent ? Autant de bergers de moins, à coup sûr. Mais autant de Corses déracinés de plus qui, pour la plupart, (s'il suffisait de passer la mer pour devenir un Corse bien placé...) auront à regretter le métier de leurs pères et porteront en leur cœur amer (inavouée mais d'autant plus cruelle) l'obsession de leur bergerie natale comme d'un paradis sottement perdu...

Devrons-nous regretter le temps où rare était le berger qui signât autrement que d'une croix ?

Il n'y avait pas alors — sur tout le territoire pastoral dont les limites et l'aspect vous sont connus — une seule école.

Et les pères s'en affligeaient pour leurs enfants. Lumière de l'esprit plus précieuse que la lumière du jour ! Quoi ! faisaient-ils dans une métaphore aussi juste qu'elle était atroce, que nous soyons aveugles, nous autres, passe... Mais ces petits...

Heureux qui habitaient non loin de *Sartè* ou des petites communes qui lui font un rustique et humble collier : ils y envoyaient à l'école leurs enfants que l'on rencontrait sur la grand'route ou sur les sentiers (et plus d'une fois, il pleuvait à verse, il gelait à pierre fendre), une musette en bandoulière qui contenait, avec leurs livres et leurs cahiers, la

*coppula* de pain biscuit et le chanteau de fromage dont se composait (toujours le même) leur repas de midi.

Mais les pauvres enfants de *Tizzà*, de *Cauria*, d'*Orassi*, de la vallée d'*Orolu* étaient, eux, si loin, si loin de toute école...

Ils durent à une fée verte trop tristement connue, un maître qui, sans doute, était le plus instruit de tous et que l'on eût, à Sparte, tenu pour l'éducateur idéal, rien ne pouvant mieux démontrer que le spectacle de sa déchéance ce qu'il en coûte à l'homme de laisser, au fond d'un verre, sa raison.

C'était un pauvre clerc devenu vagabond, je ne saurais dire quel chemineau, quel trimardeur qui s'en allait de bergerie en bergerie, louant pour un morceau de pain, au lieu de ses bras qu'il avait inaptes à tout travail, son cerveau ou, du moins, ce qui lui en restait qui n'était que ruines.

Navrante histoire ! Qui eût reconnu, en cette triste épave, le brillant collégien qui enlevait tous les premiers prix et qui avait obtenu son baccalauréat avec les félicitations du jury ?

Les modestes petits propriétaires qu'étaient ses parents n'ayant pas les moyens de l'envoyer aux universités, il avait obtenu un poste de répétiteur au lycée de Bastia. Il y préparait sa licence ès lettres lorsqu'il fit la connaissance de l'affreuse maîtresse qui devait le perdre : l'absinthe.

Fut-ce rencontre fortuite ? et les charmes de l'empoisonneuse, dès la première fois qu'il en eut délecté sa lèvre, y laissèrent-ils ce feu dévorant auquel on ne fait plus sa part ? Ou un propos délibéré le mena-t-il chez Locuste ? Eut-il besoin d'oubli ou de stimulant ? Quel chagrin à noyer ? quelle obsession à fuir ? quel désespoir à tromper ? Ou le triste précédent des grands poètes dipsomanes l'induisit-il à un essai funeste ? Crut-il être Verlaine ou Poë et qu'il suffirait à son génie du délire provoqué pour se dégager des inhibitions qui l'empêtraient ?

Qui le saura jamais ? Il n'est rien resté de lui.

A un certain point de l'ivresse qu'il atteignait trop vite, il devenait un fou sanguinaire.

Il eut une irréparable affaire de coups de couteau. Et ce fut la prison dont il sortit révoqué.

Rien de plus rapide que sa dégringolade et, sans autre gagne-pain que ses leçons, il roula en quelques mois, des fils des meilleures familles corses — heureux encore qu'il trouvât des élèves — aux enfants des bergers sartenais.

Vingt ans, ils n'eurent pas d'autre maître. Il faisait de son mieux et l'on s'estimait heureux de l'avoir. Chacun, à

son tour, le nourrissait, lui donnait le gîte. Il passait ainsi d'une cabane à l'autre, d'une bergerie à l'autre. L'été, il suivait les bergers à la montagne et ses élèves ne connaissaient pas les grandes vacances. Ils devaient, en revanche, au vice et à l'instabilité d'humeur de leur maître, de fréquents congés.

Rien n'eût pu le retenir d'aller, le dimanche, à *Sartè* ; on lui payait à boire et, d'ailleurs, il gagnait de quoi s'offrir son plumet hebdomadaire. Car il exigeait une rétribution en argent, fort modique, il est vrai, dont ils s'acquittaient tous de crainte qu'il ne s'en allât pour ne plus revenir.

Dans quel état il retournait, on se l'imagine. Que de fois ne l'ai-je pas croisé (et je vous assure qu'il faisait peur) dans le chemin creux qui va du pont de la *Scalegda* à *San Damianu*, les yeux injectés de sang et hagards, grommelant, s'escrimant du gourdin contre les assaillants dont l'accablait son délire plein d'hallucinations !

Il va sans dire qu'il ne pouvait faire classe le lundi. Que deux ou trois semaines de suite, l'abondance des invitations l'eût dispensé de mettre la main au gousset, un besoin incoercible le prenait de dissiper son magot devenu trop pesant. Il disparaissait alors et tirait de ces bordées !.. Quelques jours après (les yeux pochés, le visage tuméfié par les coups ou par les chutes) il revenait à la bergerie miséricordieuse où il était sûr de retrouver — avec le pardon — sa copieuse pâtée et, à défaut de lit, un coin où s'étendre pour dormir, dormir...

Avec la continence, il recouvrait toute sa lucidité et, rendu à sa vraie nature, il apparaissait très bon, plus doux qu'un agneau. Il parlait peu et sa voix, éraillée par les débauches, gardait quelques notes pures d'un accent de tristesse émouvant.

Je le revois encore, sous son vieux vêtement de velours déteint et tout rapiécé, avec son chapeau de paille défoncé ou sa casquette crasseuse, ses fortes chaussures éculées aux empeignes ricanantes, — grand et osseux, déjeté, l'épaule gauche beaucoup plus haute que l'autre ; la longue figure blafarde qu'allongeait encore — fort négligée et peu fournie — une vilaine barbiche flave eût paru ascétique (tant la maigreur en était extrême) si le flasque nez couleur d'aubergine trop mûre qu'elle arborait comme une enseigne parlante, n'eût révélé que c'est à un damné qu'on avait affaire et à quel péché il succombait.

Sous l'aisselle du bras gauche, il serrait nerveusement



— comme s'il eût craint qu'on le lui ravît — un gourdin noueux dont la grosse tête eût assommé un bœuf.

Et cette trique — redoutable aux heures de délire — complétait sa ressemblance physique avec le pauvre Lélian.

J'ai toujours eu quelque soupçon que la ressemblance ne s'arrêtait pas à la déplorable guenille.

Se peut-il que, non moins lettré que Verlaine, — plus déchu encore, aussi malheureux, aussi bon, aussi résigné — il n'ait pas eu ses moments de grâce, de divine effusion ; que la prosodie française n'ayant pas de secrets pour lui, il se soit toujours défendu de

plier aux douces lois des vers,

les accents... (1)

de son cœur misérable qui dut, plus d'une fois — n'en doutons pas — se mettre à vibrer tout seul comme une harpe inspirée ; que, le voyant tombé au plus bas de l'abjection et incapable d'en remonter la pente fangeuse par un effort de volonté, Pégase — toujours si secourable — ne soit, de temps à autre, venu le prendre en croupe ?

Oui, pourquoi n'aurait-il pas été poète ?

On l'a vu qui écrivait, d'un bout de crayon sur des bouts de papier. A qui ? Il n'avait plus d'amis, ses parents l'avaient renié. C'est pour soi-même qu'il écrivait. Car qui résisterait au chant intérieur qui demande à être noté ?

Ou me trompé-je ? Et faut-il plutôt croire qu'il ne daigna pas s'exprimer ; que, plus philosophe que poète, il se dit qu'il eût été bien risible à un pauvre hère comme lui de s'offrir à l'estime de la postérité après avoir mérité le mépris de ses contemporains ; qu'au surplus, ce que l'homme laisse après soi — fût-ce une œuvre de génie — n'échappe qu'un instant au naufrage et que les plus grands noms rejoindront les plus humbles — quelle différence entre cent siècles et un jour ? — dans l'oubli éternel.

Un matin, après une affreuse nuit d'hiver — de quelle suprême bordée revenait-il ? — on le trouva au bord d'un sentier, à jamais raidi, — mort comme un chien.

Il y a quelque doute qu'on l'ait enterré chrétiennement.

Et nos bergers de réclamer des écoles pour leurs bergeries. Qui trouvera leur prétention déraisonnable ? Mais il est permis d'observer qu'on s'en fût fait des gorges chaudes si, nombreux et unis, ils n'eussent imposé aux politiciens.

Il y a maintenant une école à *Tizzà*, une à *Arigdaù*, une

---

(1) André Chénier.

à *Orassi* ou de jeunes institutrices très zélées... (A moins d'y mourir d'ennui ou d'y marivauder avec quelque Chérubin fleurant le laitage — cela s'est vu et le jeu n'est pas sans danger — que feraient, dans leur bergerie, ces jeunes institutrices si elles ne se passionnaient pour leur métier ?) Elles vous dressent, « en série », d'amusants perroquets qui, à peine ont-ils été primés et diplômés par de graves pédagogues, n'éprouvent plus que dédain pour les brebis et, un beau matin, survolant la mer, s'en vont chercher — si, du moins, ils le trouvaient toujours... — un perchoir dans ce qui ne sera, à la vérité, qu'une cage mais avec d'adorables auges administratives, quotidiennement pourvues de grain officiel.

Trêve d'allégories. Constatons ce fait attristant que les fils de bergers — dès qu'ils ont appris à tracer, comme dit l'expression proverbiale « *un O dâ canna* » — ne veulent plus être bergers.

Après les autres catégories de Corses, mais avec non moins de fureur, ils sont entrés dans le courant d'émigration qui fera de notre pays — ce n'est plus qu'une question d'années — un désert...

NATALI.

---

## LES BUTTAFOCO <sup>(1)</sup>

---

### APPENDICES

Ce sont des pièces d'archives, pour la plupart du Ministère de la Guerre, qui éclaireront les événements, si importants pour les destinées de la Corse, auxquels fut mêlé Mathieu Buttafoco.

#### I

Anno Domini millesimo septingentesimo octogesimo quinto die visegisimâ quartâ maij

Cancellariâ Epali (Episcopali) Bastiae

Ego infrascriptus curiae Mareanen (sic) et Accien (sic) cancellarius fidem facio atque testor qualiter in libris baptizatorum parochialis ecclesiae loci de Vescovato plebis Casinae hujus diocesis qui in hoc adservantur archivio Epali

---

(1) Cf. les numéros 74 et 75.

(Episcopali) inter alias notula reperitur tenoris sequentis ; videlicet :

Anno millesimo septingentesimo trigesimo primo, die prima novembris.

*Matheus* filius nobilis Antonii et nobilis Contessae Buttafoci conjugum hodie baptisatus à me. Patrini fuerunt Dominus Andreas de Ceccaldis et D. (Domina) Minerva soror ejus. Copia Andrea Octavius rector.

Extracto et salvo et ita

Joannes Ma (Maria) Progher Cancell<sup>s</sup> Epalis.

*Traduction.* — L'an du Seigneur mil sept cent quatre-vingt-cinq, le vingt-quatre mai, dans la Chancellerie épiscopale de Bastia.

Moi, soussigné, Chancelier (ou greffier) de la Curie de Mariana et d'Accia, certifions et attestons que, comme dans les livres de baptême de l'Eglise paroissiale de la localité de Vescovato, piève de Casinca, de ce diocèse (livres) conservés dans cette archive épiscopale il se trouve, entre autres, une note dont la teneur est la suivante :

L'an mil sept cent trente-et-un, premiers jours de novembre, Mathieu, fils du noble Antoine et de la noble Contessa Buttafoco, époux, (a été) aujourd'hui baptisé par moi. Les parrains furent le seigneur André des Ceccaldi et dame Minerva, sœur de celui-ci.

Signé : André Octave, recteur

Pour extrait conforme : Jean-Marie Progher,  
Chancelier épiscopal.

.....  
Joseph de Franceschi (1) Conseiller du Roy, juge royal civil, criminel, et de police de la ville et juridiction de Bastia, Ile de Corse, certifions à tous ceux qu'il appartiendra que le S<sup>r</sup> Jean Marie Progher, qui a délivré et signé l'extrait baptismal d'autre part, est réellement le greffier épiscopal du diocèse de Mariana et d'Accia ; que foy est et doit être ajoutée à sa signature en cette qualité, tant en jugement que dehors ; en témoin de quoi nous avons signé ces présentes et à icelles fait apposer le cachet aux armes de notre juridiction.

Fait à Bastia, en notre hôtel, le deux juin mil sept cent quatre-vingt cinq.

J. FRANCESCHI.

(1) C'était le père du général J.-B. Franceschi qui a fait l'objet d'une notice dans les numéros 69 et 70 de la Revue de Corse.

## II

*Extrait des Registres des actes de Décès, etc.*

Mairie de Bastia, arrondissement communal de Bastia, le dix du mois de Juillet, an mil huit cent six, jour de dimanche, à trois heures de relevée, acte de décès du sieur *Mathieu Buttafoco*, décédé ce matin à deux heures, âgé de 80 ans, ci-devant colonel du Régiment Royal-Corse, ex-comte et maréchal de Camp, natif de Vescovato, fils des furent (*sic*) Antoine Buttafoco et Comtessa Colonna Ceccaldi, et mari de feu dame Marie-Anne Gaffori, domiciliée en cette commune; sur la déclaration à nous faite par le sieur Poggioli, âgé de trente six ans, natif de cette ville, maître constructeur, qui a dit être voisin et connaissant du dit Défunt, premier témoin, et par François Olivieri, âgé de quarante ans, natif de Caprara, patron marin en cette ville, qui a dit être connaissant du dit défunt, second témoin ; et ont signé. Constaté par nous, maire de la commune de Bastia, faisant fonctions d'officier de l'Etat-civil, soussigné.

Signé : Pietro POGGIOLI, Francesco OLIVIERI  
et GIOVELLINA (?)

Pour copie conforme : Pour le Maire de la ville de Bastia,  
L'Adjoint municipal :

E. F. DE BATTISTI.

## III

*Etat des services de Mathieu de Buttafoco*

- 1731 — 28 décembre, né à Vescovato, près de Bastia ;
- 1741 — 16 may, Enseigne au régiment Royal-Italien ;
- 1746 — 5 mars, Lieutenant ;
- 1758 — 20 mars, Capitaine ;
- 1760 — 28 octobre, Ayde-Major ;
- 1756 à 1762 — Etait à Minorque ;
- 1765 — 27 novembre, Colonel commandant du Royal-Corse ;
- 1769 — 1<sup>er</sup> octobre, Colonel d'un régiment de son nom ;
- Colonel du régiment provincial de l'Isle de Corse ;
- 1772 — 23 août, Inspecteur du Régiment Provincial de Corse ;
- 1777 — 1<sup>er</sup> juillet, cesse ses fonctions d'Inspecteur ;
- 1780 — 1<sup>er</sup> mars, Brigadier ;
- 1781 — 5 décembre, Maréchal de Camp ;



Chevalier de Saint-Louis le 23 mars 1762 (comme capitaine aide-major) (avis du 26).

En marge figure l'annotation suivante : « Homme d'esprit, fin, officier intelligent, était colonel d'un régiment corse de son nom, a été réformé en 1771, a été fait inspecteur du Régiment provincial Corse en 1771-72. A été réformé. »

#### IV

Monseigneur,

J'ay l'honneur de vous adresser un mémoire relatif à la Corse et à l'intérêt qu'a la France de s'assurer de la nation dans les circonstances présentes de la guerre de l'Espagne avec l'Angleterre (1).

Je vous supplie, Monseigneur, d'être bien persuadé que c'est mon zèle pour le service du Roy qui m'a porté à vous l'adresser ; je désirerais pouvoir être assez heureux pour en donner des preuves.

Je puis vous assurer, Monseigneur, que ma nation ambitionne avec ardeur d'avoir ce même avantage et elle désire très sincèrement que les intérêts de Sa Majesté soient conformes à leurs désirs.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Matteo BUTTAFOCO, Capitaine

Aide-major du Régiment Royal Corse.

Au Hâvre de Grâce, le 26 janvier 1762.

#### V

**Mémoire sur la Corse à Monseigneur le Duc de Choiseul  
Ministre et Secrétaire d'Etat  
ayant le Département de la Guerre et de la Marine**

Monseigneur,

Il parait assez généralement reçu, depuis la nouvelle alliance de la France avec l'Espagne et le Roy des Deux-Siciles, que les Anglais ont des vues sur l'isle de Corse : et

---

(1) Dans la dernière partie de la guerre de Sept ans, et à la suite du fameux pacte de famille dû au duc de Choiseul (août 1761), l'Espagne était entrée en guerre, aux côtés de la France, contre l'Angleterre.

quoique ce ne soient que des nouvelles de gazettes, elles n'en ont pas moins de vraisemblance. L'on a vu en divers tems de ces sortes de nouvelles faites répandue (*sic*) exprès par les ministres pour voir quelle sensation elles feraient sur leurs ennemis, et pour donner à croire par là que ce ne sont que des bruits populaires.

Il est à croire que les Anglais ne se sont pas portés en Corse dans les commencements de leur guerre avec la France, par ménagement pour l'Espagne qui a autant d'intérêt que le Roy de ne pas laisser établir dans l'isle de Corse aucune des puissances maritimes ; mais la déclaration de guerre de l'Espagne contre l'Angleterre faisant cesser ces considérations, il n'est pas douteux que le ministère anglais ne se porte à l'acquisition d'un pays qui, par sa position et par les ports qui y sont, dédommageraient (*sic*) les Anglais de la perte de Minorque avec usure (1). Et comme le commerce de l'Angleterre dans la Méditerranée va être fort gêné, il est naturel de croire avec fondement qu'on cherchera à se le rendre praticable et même commode en occupant la Corse.

Il est constant que si l'on admet que l'Angleterre trouvera tous les avantages possibles en s'établissant (*sic*) en Corse, on ne pourra pas se dispenser de convenir qu'il est de l'intérêt de la France de les prévenir, soit en envoyant des troupes dans ce pays, ou bien de faire entrer le gouvernement actuel de l'intérieur de l'isle de Corse dans les vues de la France.

Il n'est pas douteux que les Corses, qui ont toujours été attachés aux Rois de France par reconnaissance et par inclination, embrasseraient avec plaisir les intérêts du Roy contre l'Angleterre, dès qu'il plairait à Sa Majesté de l'expliquer favorablement, sur ceux des Corses contre la république de Gênes ; ou du moins si les circonstances ne le permettent pas, qu'on leur payât un subside médiocre qui les mettrait de plus en plus en état de suivre leurs progrès contre cette république : car il serait à craindre que si la Cour ne voulait pas donner aux Corses la moindre apparence de protection, et que les Anglais se présentassent et leur offrissent les secours que les circonstances actuelles rendent nécessaires, il est à présumer que dans ce cas le Gou-

---

(1) En 1708, pendant la guerre de la succession d'Espagne, les Anglais avaient conquis Minorque sur les Espagnols. Les Français commandés par le Duc de Richelieu la leur reprirent, en 1756, à la suite du célèbre siège de Port-Mahon, la capitale de l'île, et la gardèrent jusqu'en 1763.

vernement corse recevrait les ennemis de la France qu'ils regarderaient (*sic*) comme les vengeurs de leur liberté opprimée. D'autant plus que de quelque part que viennent ces secours, ils ne manqueront pas de fixer l'époque de la délivrance des Corses par l'entière expulsion des troupes génoises ; ce qui est le but où tendent toutes les opérations (*sic*) du gouvernement de l'isle de Corse.

Pour prévenir cet inconvénient le sieur Matteo Buttafoco, Capitaine aide-major du Régiment Royal Corse, offre de se porter en Corse sous le prétexte qui sera le plus convenable aux circonstances présentes pour y travailler et engager le gouvernement corse à toutes les démarches qui pourront convenir aux intérêts du Roy, pourvu qu'il plaise à Sa Majesté de faire quelque chose en faveur de cette nation malheureuse.

L'amitié qui le lie avec Monsieur Pasquale de Paoli, Général des Corses (1) l'a mis à portée de connaître ses véritables sentimens et l'autorisent à pouvoir assurer que lui et toute la nation ne désirent rien tant que de devoir à la France le repos et la liberté qu'un gouvernement cruel tentera toujours infructueusement de leur ravir par ses propres forces. L'on a vu l'année dernière l'ors (*sic*) de la députation générale que la République fit en Corse, quels ont été ses progrès dans les projets quelle avait conçue (*sic*) de désunir toute la nation, et de rendre les Corses mêmes les instrumens de ses cruautés et de ses injustices ; elle fit répandre ces projets par quelques vils émissaires corses, qui par une flétrissure publique ont reçu la récompense que méritent les traîtres de leur patrie ; il ne leur reste à présent que le regret de leur entreprise, et celui d'avoir fait périr quelques misérables, victimes de leur trahison.

Comme le dit sieur de Buttafoco est persuadé que son attachement pour le service du Roy n'est point incompatible avec celui qu'il a pour sa patrie, il ne craint point de faire ses offres de services dans ce pays-là. Il est en droit de pouvoir se flatter d'avoir quelque crédit dans sa nation, soit auprès du chef général des Corses, qu'auprès des principaux d'entre eux qui sont chargés sous lui de l'administration publique.

Ce n'est point l'espoir d'une fortune qui lui fait désirer

---

(1) Buttafoco ne se ventait pas, il était réellement très lié avec Paoli et c'est lui que le « Général de la Nation » chargea de demander à Jean-Jacques Rousseau, à l'auteur du Contrat Social, un projet de Constitution pour ces Corses dont il était grand admirateur.

d'être employé pour le bien du service du Roy auprès de sa nation. Il croirait trouver une récompense assez honorable et assez flatteuse (*sic*) en étant utile au service de Sa Majesté et en ayant le bonheur (*sic*) de pouvoir contribuer à la félicité d'une patrie à laquelle il a toujours été attaché par devoir et par inclination.

BUTTAFOCO.

Au Hâvre de Grâce, le 26 janvier 1762.

## VI

Isle de Corse  
29 janvier 1762

*Note pour le Ministre (1)*

M. de Buttafoco, capitaine ayde-major du régiment Royal Corse, adresse un mémoire au Ministre relatif à l'isle de Corse, et à l'intérêt (*sic*) qu'a la France de s'en assurer afin d'empescher que les Anglais ne s'y établissent.

Il observe que depuis la déclaration de guerre de l'Espagne le Ministre anglais ne manquera pas de songer à cet établissement qui seul peut le dédommager de la perte de Minorque et du peu d'aziles (*sic*) qu'il a dans la Méditerranée.

Si l'on considère cet établissement comme important, il est de l'intérêt de la France de prévenir l'ennemy en y envoyant des troupes, ou d'engager le gouvernement intérieur de l'isle d'entrer dans ces vues à condition d'en obtenir une protection marquée contre la République de Gênes, sinon un subside qui put le mettre en état de défendre leur liberté.

Ces conditions sont fort délicates et il n'appartient qu'au Ministre à juger du party qu'il y a à prendre relativement aux égards et aux ménagements à observer vis à vis de la République.

Si les Corsés se voyent abandonnés par la France, il est certain qu'ils se donneront aux Anglais et un tel voisinage nuirait infiniment aux opérations des deux Couronnes.

*M. de Buttafoco a des liaisons intimes* avec M. de Paoly *et les principaux de l'isle* et il s'offre à y aller en cas qu'on soit déterminé à prendre un party sur cette isle.

Pas de signature.

En bas cette annotation : Il n'y a point de réponse à faire à cette lettre.

---

(1) C'était alors, depuis le 27 janvier 1761, le duc de Choiseul Stainville, lieutenant général, pair de France. Il le resta, heureusement pour la France, pendant 10 ans (jusqu'au 6 janvier 1771).



## VII

Monsieur le Comte de Marbeuf,

On m'a représenté M. l'impossibilité de l'union des Cor-  
ses avec les officiers du Régiment Royal-Italien dans lequel  
le Régiment Royal-Corse avait été incorporé et d'après ce  
qui m'en est revenu je suis si convaincu de la nécessité de  
diviser ce Régiment en deux que j'aurais déjà pris le parti  
de remettre le Régiment Royal-Corse sur pied en réduisant  
le Régiment Royal-Italien à un bataillon, mais j'ai cru de-  
voir suspendre l'exécution de ce projet pour en tirer un  
parti avantageux relativement aux circonstances dans les-  
quelles nous nous trouvons, je ne l'ay point laissé ignorer  
aux Buttafoco dont vous connaissez la famille ainsi que  
l'influence sur le général Paoli. J'ai eu lieu d'être satisfait  
de ce que cet officier m'a dit sur la situation actuelle des  
Corses et des Génois, et pour amener son zèle à me servir,  
j'ay jugé à propos, de lui faire envisager le rétablissement  
du Régiment Royal-Corse (comme) dépendant des soins qu'il  
doit se donner pendant son séjour dans l'isle pour les re-  
crues et le complet soit des officiers soit des soldats natio-  
naux. J'ai fait plus connaissance avec l'ambition de cet of-  
ficier. Je lui ai refusé dans le moment la majorité (1) de ce  
Régiment et je lui ai donné l'assurance d'en devenir le Colo-  
nel Commandant si le Roy a lieu d'être satisfait, et de sa  
conduite politique et de sa conduite militaire pendant le  
séjour qu'il fera en Corse. Pour mieux vous mettre à portée  
de juger de mes intentions, je joins la copie de la lettre que  
j'écris à cet officier.

Je ne doute point que l'on ne puisse en tirer un parti  
avantageux dans les différentes circonstances où vous pour-  
riez vous trouver.

Signature illisible (2).

Au sujet de l'Isle de Corse et de la correspondance qu'il  
faut avoir avec M. de Buttafoco.

A M. le Cte de Marbeuf.

A Fontainebleau,  
le 10 novembre 1764.

---

(1) C'est-à-dire le grade de Major. Dans l'armée royale du XVIII<sup>e</sup>  
siècle, le major était le troisième officier supérieur du régiment  
(après le colonel et le lieutenant-colonel).

(2) Qui n'est pas celle du duc de Choiseul, mais sans doute d'un  
« grand Commis » écrivant en son nom.

## VIII

*Fontainebleau, 10 novembre 1764*

à M. Buttafoco (1)

Je vous ay entretenu Mr. pendant votre séjour icy du projet de séparer dans ce moment le Régiment Royal-Corse du Régiment Royal-Italien dans lequel il avait été incorporé, à l'effet d'en former deux Régiments. J'aurais même pris le parti de mettre ce projet à exécution si je n'eusse été **retenu** par les réflexions que vous m'avez fait faire vous-même sur les difficultés qui se rencontrent actuellement pour les Recrues nationales ainsy que par les considérations particulières relatives à la composition de l'Etat-Major. L'intention du Roy est donc de suspendre l'exécution du nouvel arrangement et de laisser le Régiment continuer sa route jusqu'à Perpignan dans sa composition actuelle.

Vous pouvez donc Mr profiter de votre semestre et du passeport qui vous a été accordé pour vous rendre en Corse votre patrie. Vous ne pouvez employer plus utilement le séjour que vous y ferez qu'en vous assurant les moyens de parvenir à recruter le Régiment Royal-Corse sur le pied de sa nouvelle composition dont vous avez connaissance tant en officiers qu'en soldats de l'isle, je m'en rapporte à vous sur cet objet avec toute la confiance que m'inspire votre zèle pour le service du Roy. Vous aurez soin de m'informer exactement du progrès de vos travaux et c'est d'après eux que le Roy se déterminera à séparer à Perpignan même les deux Régiments suivant le projet qui en a été concerté icy avec vous pour en envoyer à Antibes la partie qui servira de base au Régiment de Royal Corse et laisser à Perpignan celle du Royal-Italien. Au moyen de cet arrangement vous pouvez rester en Corse autant de temps que votre présence sera nécessaire pour la composition du Régiment, et je vous préviens que lorsqu'il sera question de la mettre à exécution, le Roy ne nommera à d'autres emplois de l'Etat-Major que celui de la Majorité dont vous serez revêtu. En cette qualité vous commanderez le Régiment et vous ne vous trouverez gêné par personne dans ce qui peut constituer la perfection de sa composition. C'est à cette époque et d'après le succès de cet arrangement que Sa Majesté se réservera de vous ac-

---

(1) Cette lettre qui n'est pas signée est, d'après l'écriture, du même personnage que la précédente.

corder la place de Colonel Commandant de ce Régiment en témoignage de sa satisfaction ; cette perspective agréable, et utile à tous égards pour vous, me persuade que vous ne négligerez rien pour remplir convenablement les intentions du Roy.

Vous êtes instruit Mr. du parti que le Roy a pris d'envoyer des troupes en Corse sous le commandement de M. le vicomte de Marbeuf, il est indispensable que vous vous teniez en correspondance avec ce général et que vous l'informiez exactement du progrès des soins que vous vous donnerez pour le succès de votre opération. Le Roy vous saura gré d'ailleurs des connaissances relatives au pays que vous pourrez être dans le cas de donner à son Général. Je le préviens de votre passage en Corse des raisons particulières qui y rendent actuellement votre présence nécessaire ainsi que des lumières que vous pourrez lui procurer dans les différentes circonstances.

J'ay expédié l'ordre pour vous faire toucher une gratification de 1.200 livres pour vous dédommager des frais de voyage que je vous ay occasionnés ; si vous étiez dans le cas de faire des dépenses extraordinaires, je donnerai des ordres pour vous en faire rembourser sur les états que vous m'adresserez.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

## IX

### *Mémoire à Monsieur le duc de Choiseul*

Le sieur de Buttafoco est passé dans l'isle de Corse avec les troupes du Roy. Pendant un séjour de plus de dix-huit mois il a toujours été dans des courses continuelles ; de façon que, jusqu'au moment qu'il (*sic*) s'est embarqué pour retourner en France, il n'a pas été la valeur de six mois dans sa famille et jamais un mois de suite (*sic*). Le bien-être des dites troupes, la confiance et la tranquillité réciproque des deux nations exigèrent ces fréquents voyages ; il croit inutile de détailler à Monsieur le duc de Choiseul les fatigues qu'il a essuyées, les soins qu'il s'est donné et les dépenses qu'il a dû faire nécessairement. Le sieur de Buttafoco n'est point riche ; ce défaut de fortune est malheureusement par trop général en Corse. Pour subvenir aux frais qu'il devait faire, il a d'abord employé le peu d'argent qui était dans sa famille ; puis il a eu recours à la bourse de ses amis envers lesquels il est encore redevable.

Il n'a jamais importuné Monsieur le duc de Choiseul

pour des objets pécuniaires et s'il a jamais senti le désagrément qu'il y a d'être totalement privé de fortune, c'est dans cette circonstance où il se voit forcé par la nécessité à vaincre sur ce sujet sa répugnance naturelle et demander à Monsieur le duc de Choiseul de vouloir bien accorder une gratification pour le dédommager des dépenses qu'il a fait (*sic*) en Corse, par celles qu'il vient de faire pour se rendre à la Cour par son ordre et pour celle qu'il devra faire pour s'en retourner de nouveau dans l'isle de Corse.

à Versailles, le 31 octobre 1766.

BUTTAFOCO.

X

du 26 février 1768.

Le sieur de Buttafoco, Colonel Commandant le Régiment Royal-Corse.

Représente qu'ayant été nommé pour servir en Corse depuis que le Roy a envoyé des troupes dans cette isle, il n'a pas cessé d'y être occupé utilement, qu'il a de plus fait, par ordre de la Cour, plusieurs voyages en France qui lui ont coûté plus de 300 louis dont il doit encore la plus grande partie, et que *toutes ces considérations le déterminent à demander un traitement extraordinaire susceptible de l'indemniser des dépenses indispensables auxquelles il a été obligé relativement au service de Sa Majesté.*

Il ajoute qu'il a d'autant plus lieu d'espérer d'obtenir cette grâce qu'il n'a eu d'autre traitement dans l'isle de Corse que ses appointements de Colonel Commandant du Régiment Royal-Italien, qui sont de 6.000 livres par an et 4.200 de gratification extraordinaire sur le fonds de l'extraordinaire des guerres (1).

XI

Monseigneur,

Vous m'avez fait l'honneur de me promettre cet été passé, que j'aurais été fait brigadier. Comme on parle beaucoup d'une promotion pour le premier de l'année, j'espère

---

(1) En marge il est écrit : le dit sieur de Buttafoco n'a effectivement point obtenu de traitement extraordinaire pour ses services dans l'isle de Corse pendant 4 ans et n'a eu, comme il l'expose, que 4.200 fr. des grâces extraordinaires, savoir 1.200 le 11 novembre 1764 ; 1.500 le 15 septembre 66 et pareille somme de 1.500 le 15 décembre 1766.



que vous voudrez bien ne pas m'oublier. Il y a vingt six ans que je sers le Roy.

Je suis avec un profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

BUTTAFOCO.

A Versailles, le 18 décembre 1768.

## XII

Monseigneur,

Vous avez bien voulu me promettre d'avoir égard aux frais de voyage que j'ay fait icy. Je vous seray très obligé de m'adresser vos ordres le plus tôt possible afin que cela ne mette aucun retardement à mon départ.

Je vous supplie aussi, Monseigneur, de vouloir ordonner qu'il me soit expédié un passeport pour la Corse.

Je suis avec beaucoup de respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BUTTAFOCO.

A Paris, le 24 avril 1769 (1)

## XIII

Versailles, 31 may 1777.

Le Roy a supprimé, Monsieur, par son ordonnance du 25 mars de l'année dernière, le titre et les fonctions des Inspecteurs de ses troupes.

L'intention de Sa Majesté est que cette ordonnance ait exécution en Corse et qu'en conséquence vous cessiez, à compter du premier juillet prochain, de prendre la qualité et de faire le service d'Inspecteur général.

Elle veut bien, en considération de vos services, vous conserver, sur le traitement qui vous avait été réglé en la dite qualité, huit mille livres dont vous jouirez à cette époque à titre d'appointements de réforme, comme aux Inspecteurs généraux supprimés dans l'intérieur du Royaume.

---

(1) Dans une note jointe, on lit : 25 avril 1769, le Roy ordonne qu'il soit expédié, sur les fonds de l'extraordinaire des guerres, une ordonnance de gratification de six mille francs en faveur de M. de Buttafoco, Colonel Commandant le Régiment Royal-Corse, pour lui donner moyen de se rendre dans l'isle de Corse.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

SAINT-GERMAIN. (1)

#### XIV

Monseigneur, (2)

Lors de la suppression du Régiment d'infanterie portant mon nom, pour former le Régiment Provincial de Corse, je fus établi inspecteur de ce nouveau corps. L'on me conserva les douze mille livres d'appointements dont je jouissais en qualité de Colonel.

Après que le Roi eut fait rendre l'ordonnance du 25 mars 1776 pour la suppression des inspecteurs généraux, Mr. le Comte de Saint-Germain m'écrivit la lettre que je joins icy en original. Depuis l'époque fixée dans cette lettre jusqu'à présent, j'ai été payé de mes appointements de huit mille livres par la Caisse militaire en Corse.

M. Scitivaux, trésorier des troupes (*sic*) vient de me dire que déshormais (*sic*) ce traitement devait être acquitté (*sic*) par le trésor royal. Ce nouvel arrangement pour moi qui habite continuellement en Corse devient très embarrassant et très incommode par l'éloignement, l'incertitude du payement, les formalités à y mettre, la nomination d'un procureur. Cela me fait espérer, Monseigneur, que vous voudrez bien avoir égard à ma position et faire expédier les ordres nécessaires pour que mon décompte continue à être fait par le trésorier des troupes en l'île de Corse.

Ce traitement est la seule récompense du Roi dont je jouisse. Je n'ai jamais pu obtenir le rétablissement de mon traitement en entier, et je suis le seul des colonels des régiments supprimés qui ne l'ait pas. Je suis cependant en service depuis l'année 1740. J'ai fait la guerre, et dans celle de 1768 en Corse, et par rapport à mon zèle et à mon dévouement aux intérêt de la France, ma maison fut pillée, brûlée

---

(1) Le Comte de Saint-Germain, lieutenant-général, (1707-1778), fut appelé en 1775 au Ministère de la Guerre par Louis XVI, il se retira dès 1777. Il s'était rendu impopulaire en introduisant dans l'armée les corrections corporelles, à l'imitation des armées allemandes.

(2) Le ministre de la guerre, à qui cette lettre était adressée, était alors le marquis de Ségur, lieutenant-général (du 23 décembre 1780 au 23 septembre 1787). Il devint Maréchal de France et mourut en 1801.

entièrement (1), mes biens détruits par les partisans de Paoli sans que j'ay pu en obtenir la moindre indemnité. Ces pertes m'ont fait contracter des deptes (*sic*) pour rebâtir une habitation et rétablir mes biens. Je les paye ces dettes sur mes appointements à des termes fixes. Ce contre temps me ferait manquer à ma parole (*sic*) et à ma signature. Vous ne voudrez pas, Monseigneur, réduire à cette dure nécessité un gentilhomme, un officier général, qui tient à l'honneur, à la probité, et qui serait réduit à des événements aussi désagréables qu'umiliants (*sic*). J'attendrai avec la plus grande impatience les ordres que vous voudrez bien donner à ce sujet et je ne doute pas qu'ils soient tels que je les demande.

Dans ce temps que les Inspecteurs généraux furent rétablis, je sollicitai auprès de M. le Prince de Montbarey (2) et auprès de vous, Monseigneur, d'être de nouveau employé en cette qualité ; vous eûtes la bonté de me dire que le Roi avait fixé le nombre des Inspecteurs, que ce nombre était rempli et qu'avec le temps on verait (*sic*) ce qu'il y avait à faire pour moi. Il y a eu depuis différentes places vacantes ; je devais m'attendre à être remplacé (*sic*), ayant déjà la qualité d'inspecteur et étant en état d'en faire les fonctions ; j'étais en outre le seul officier général de Nation corse, de cette Nation nouvellement soumise à la domination du Roi et à la soumission de laquelle j'avais eu l'avantage de contribuer. Je n'ai pu rien obtenir jusqu'à présent ; j'espère cependant que tous ces motifs et 44 ans de services me tiendront lieux (*sic*) auprès de vous des protecteurs et des solliciteurs qui me manquent.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Comte de BUTTAFOCO

Bastia, le 4 mars 1785.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

---

(1) *Tutto questo desto il ribrezzo ed insieme il furore de' patriotti i quali avendo alla lor testa l'intrepido Clemente Paoli fecero impeto contro i due comuni (Vescovado et Penta) se ne impadronirono a forza, saccheggiarono le case di Buttafoco e de suoi partigiani...* (Renucci, 1. 84).

(2) Le prince de Montbarey, Maréchal de Camp, fut ministre de la guerre de septembre 1777 à décembre 1780, entre Saint-Germain et Ségur.

## NOUVELLES en quelques lignes

**Le réseau routier de Corse.** — Quatre autres routes ont été classées dans le réseau national et seront désormais entretenues par l'Etat : celle de Mezzana à Vicu, celle de Nocariu à Barchetta, celle de Cervione-Folelli-Orezza, et les routes forestières 6 et 10. C'est un nouveau soulagement pour nos finances départementales.

**Nos transports maritimes.** — Un nouveau paquebot de la Compagnie Fraissinet, qui sera l'une des plus belles unités de sa flotte, est entré en service le 9 juin dernier. C'est le **Pascal Paoli**. Il a été affecté à la ligne d'Ajaccio.

**L'électrification de la Corse.** — Le Sud de l'île va être enfin doté de l'électricité. L'usine thermique de Proprianu, qui fournira le courant à cette région, a été inaugurée le 15 août dernier, le jour de la Saint Napoléon. C'est en 1925 que le Conseil général entendit pour la première fois parler du projet. La subvention cinquantenaire permit de vaincre les difficultés financières. Sept ans auront suffi pour la réalisation d'un bienfait, dont nos compatriotes sartenais apprécieront comme il convient la grandeur au fur et à mesure qu'ils en jouiront, car l'électricité est susceptible de transformer économiquement la Corse. Au milieu des nombreux discours prononcés (car rien ne se fait en France sans cela) nous relevons cette phrase de l'un d'eux, celui de M. Balisoni, Conseiller général d'Olmetu : « Depuis la guerre, nous assistons à l'éclosion de nombreux syndicats et associations qui font preuve d'une grande activité et entretiennent les rapports les plus cordiaux avec les administrations, le Conseil général, et les municipalités. Les Corses savent faire taire leurs passions politiques, combien vives, quand il s'agit de la réalisation d'œuvres d'intérêt général ». Puisse-t-il dire vrai ! Ce serait la guérison d'une des plaies de la Corse, et non de la moindre.

**Une découverte archéologique.** — Les journaux ont relaté la découverte d'une sépulture ancienne près de la vieille chapelle de Santa Maria de la Chiapella, dont la double abside reste encore mystérieuse au point de vue architectural. Il s'agit d'une amphore longue de plus d'un mètre, sectionnée dans le sens de la longueur et contenant des ossements humains dont un crâne et deux maxillaires inférieurs (?) Il faudrait dans ce cas admettre que le récipient avait servi à recueillir les débris de plusieurs corps et il n'y aurait pas eu de sépulture proprement dite. Le tout était placé dans une fosse, creusée dans le rocher, protégée par un mur de dalles en béton (?) et recouverte de même manière. La dalle placée au-dessus du crâne était percée d'un trou rectangulaire. Le commandant de la brigade de gendarmerie, M. Sauli, qui publie ces indications, émet l'hypothèse d'une vieille tombe sarrasine. Mais d'abord il faudrait savoir si cette amphore n'est pas plutôt une urne ou même une jarre, de celles que les Grecs appelaient **pithoi** et dont l'usage remonte à la civilisation crétoise ; de même la tombe creusée dans le roc se rencontre en Crète dès le temps du minoen ancien (troisième millénaire avant J.-C.) tandis que la tombe à ciste ou à caisson dallé est passée des Cyclades en Crète et dans le Péloponèse, d'où elle a pu être importée par les Achéens en Corse. On voit combien il est



difficile de se prononcer sur l'antiquité de ces débris. Il serait à souhaiter que le maire de Roglianu les fit transporter au musée de Bastia pour en assurer la conservation et en faciliter l'étude.

**Une mission spéléologique en Corse.** — M. de Joly, président du Spéléo-Club de France, accompagné de M. Denizot, maître de conférences à la faculté de Marseille et de M. Prégent spéléologue se sont rendus en Corse pour y visiter les grottes, abîmes et gouffres susceptibles d'être aménagés pour le tourisme et utilisés pour les adductions d'eau. Ils ont visité la grotte de Brando, trop connue pour que nous en parlions ici ; celle de la marine de Siscu, qui serait, d'après la légende locale, le débouché d'un souterrain conduisant au couvent de Santa Caterina et que la mission a vainement exploré sur plus de 100 mètres sans trouver d'issue ; le gouffre de Petracorbara qui a 11 mètres de profondeur et que nous avons nous-même exploré et fouillé en compagnie du docteur Forsyth Major sans y trouver le moindre vestige archéologique. Enfin M. de Joly a rendu visite au gouffre plus célèbre de Petra bella, près de Ponte-Leccia. On a fait à son sujet les récits les plus fantaisistes. Nous l'avons également visité, il y a une dizaine d'années ; nous avons constaté l'existence d'une simple fissure géologique, élargie par l'érosion des eaux, formant deux salles que sépare une accumulation de terres et de pierres, et nous avons supposé qu'il y avait eu un effondrement de la voûte (1). La mission de 1932 a complètement vérifié nos propres observations et répété nos conclusions. Nous espérons que M. de Joly et ses compagnons ne s'en tiendront pas là et qu'ils reviendront en Corse. Nous pourrions alors leur signaler des grottes et gouffres plus intéressants, dignes de ceux que M. Martel découvrit dans les Causses français.

**La Bibliothèque Napoléon.** — Les journaux avaient parlé d'une vente aux enchères à Berlin de la Bibliothèque impériale, dont Marie-Louise avait hérité. Ils donnaient même des détails sur les magnifiques volumes, reliés en maroquin rouge et portant les armes de Napoléon où les armes entrelacées de Marie-Louise et de l'Empereur. On pouvait penser que les vendeurs étaient les héritiers de la famille Neipperg. Mais l'un des héritiers a nié formellement l'imputation. Un journal anglais attribuait le projet de vente à l'impératrice Zita. Notre collaborateur, l'érudit et infatigable chercheur, C. Pitollot, a découvert la vérité et révélé que c'était l'archiduc François Salvator qui avait offert au public ces 1.250 volumes, parmi lesquels on remarque une **admirable « Chartreuse de Parme »** et un **« Werther »** lu, relu, presque dérelié, attestant un fréquent commerce. L'archiduc Salvator les tient de l'archiduc Rénier, qui les avait lui-même reçus de Marie-Louise. La dispersion de cette Bibliothèque sera une grosse perte pour les musées napoléoniens.

**Une visite des Corses à Laffrey.** — Un groupe important de nos compatriotes de Corse et du continent s'est rendu en pèlerinage à Laffrey, près de Grenoble, où vient d'être érigée la statue de Napoléon à cheval. A la lecture des journaux qui ont décrit la cérémonie, il apparaît que les visiteurs ont communiqué dans le même enthousiasme ému. L'aviateur Reginensi a survolé la foule et laissé tom-

(1) Cf. **Géographie de la Corse**, édition de 1929.

ber une couronne de fleurs sur le monument. De nombreux discours ont été prononcés, entre autres celui du comte d'Ornano, représentant M. Coty qui contribua pour une forte part à l'érection de la statue et celui de M. Marcel Déléon, dont les démarches réitérées triomphèrent de tous les obstacles qui s'y opposaient. Ce discours est une page d'histoire, puisée aux meilleures sources, ainsi que le récit le plus complet, le plus exact du « Vol de l'Aigle », depuis la mer jusqu'à Grenoble. **Marseille Matin** l'a reproduit in-extenso dans trois de ses numéros à partir du 30 août.

**Un éloge justifié.** — Nous lisons, sous ce titre, dans la Revue « **L'Automobile en Provence** » du mois de novembre 1931, sous la signature de Louis Roussel, délégué du T. C., un joli article, splendide-ment illustré, dont voici quelques passages :

« Je viens de passer quelques jours en Corse.

Si j'ai retrouvé Ajaccio et la Corse immuables dans la pérennité de leur splendeur, j'ai noté avec satisfaction d'heureuses améliorations pour le voyageur et le touriste, et il m'est particulièrement agréable de rendre hommage à ceux qui les ont provoquées.

On reprochait, non sans raison, aux différents Syndicats d'Initiatives de l'île d'être en sommeil depuis la guerre. C'est pour leur venir en aide qu'un nouveau Syndicat a été fondé : l'**Essitac**, Syndicat d'Initiative et touristique d'Ajaccio et de la Corse. J'ai tenu à lui rendre visite.

Les bureaux de l'**Essitac** sont installés au rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville d'Ajaccio, en face le débarcadère, à portée du voyageur et du touriste ; ils sont luxueusement aménagés. On y est reçu avec la plus grande affabilité par un personnel de choix et non, ainsi que cela se passe généralement, par un quelconque employé nonchalant et distrait. Les renseignements fournis sont excellents, témoins les nombreuses lettres de remerciements et de félicitations émanant des personnalités les plus considérables qui m'ont été communiquées et que je regrette beaucoup de ne pouvoir citer faute de place.

L'activité de ce Syndicat est prodigieuse. Ses bureaux inaugurés le 11 avril 1931 en présence de toutes les autorités départementales et locales et ouverts au public le 1<sup>er</sup> mai ont déjà reçu la visite de plusieurs milliers de touristes, appartenant à dix nationalités différentes.

Il prépare un Album-Guide sur la Corse qui paraîtra en 1932 et 25.000 exemplaires en seront distribués gratuitement dans le monde entier. Les maquettes de ce Guide sont une merveille d'originalité et de goût et les renseignements qu'il donne sont les plus complets et les plus précis à ce jour (1).

Comment, lorsqu'on a constaté une telle activité, ne pas être heureusement surpris et ne pas manifester un réel étonnement, en apprenant que l'**Essitac**, en moins de dix mois d'existence, a pu réaliser une tâche aussi ardue que précieuse pour la prospérité économique de la Corse. Ce Syndicat a été fondé, en effet, le 28 décembre 1930, par un groupe de bons citoyens, à la tête desquels il convient de citer son distingué président. Il compte déjà plus d'un millier de membres et quarante communes affiliées.

---

(1) La plus récente édition du **Guide de la Corse**, édité par nos S. I., remonte à 1908.

---

*Le Directeur Gérant,*  
**A. AMBROSI.**

## OUVRAGES RECOMMANDÉS

---

**L'Annu Corsu** pour 1932, Revue du Cynnéisme, 10<sup>e</sup> année, prix : 8 fr. Anthologie de prose et de vers, en français (130 pages) et en corse (70 pages) où alternent les productions des meilleurs auteurs insulaires et celles de quelques excellents écrivains amis de notre pays. Nombreuses illustrations et bois gravé. Directeurs : Antoine Bonifacio, Paul Arrighi et Pierre Leca, professeurs. Demander le volume à M. Arrighi, 29, Rue du Progrès, Marseille ou à M. Leca, 2, avenue Félix Faure, Nice.

---

**Géographie physique de la Corse**, par A. Ambrosi R., brochure in 8° avec 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 20 francs.

La demander à la Librairie des Presses Universitaires, boulevard Saint-Michel, Paris (V<sup>e</sup>). (La direction de la Revue se charge de transmettre les demandes).

---

**Histoire de la Corse**, par A. Ambrosi R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

---

**Histoire de Rome et de sa civilisation**, par A. Ambrosi R.

Nous signalons à nos lecteurs la publication de ce livre par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris (VI<sup>e</sup>). Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix : 19 francs, broché ; 23 francs, relié.

---

**PRIERE INSTANTE AUX ABONNES DE SIGNALER AU DIRECTEUR  
LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE**

# “Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

*Rouge ou blanc 18°*

- BASTIA** : siège social et maison principale.  
**PARIS** : bureaux et magasins d'exposition :  
139, F<sup>re</sup> Poissonnière (Tredaine 35-97).  
**LYON** : dépôt, 70, Cours Lafayette.  
**MARSEILLE** : 7, Impasse des Peupliers (Prado).  
**EXPORTATION** : dans l'Univers entier.

**VRAIE MARQUE**

**BANQUE DE LA CORSE**

**ALTIERI & NAPOLEONI**

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B<sup>o</sup> Paoli, à BASTIA

*Principales Opérations de la Banque*

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

Compartiments depuis 30 francs par an